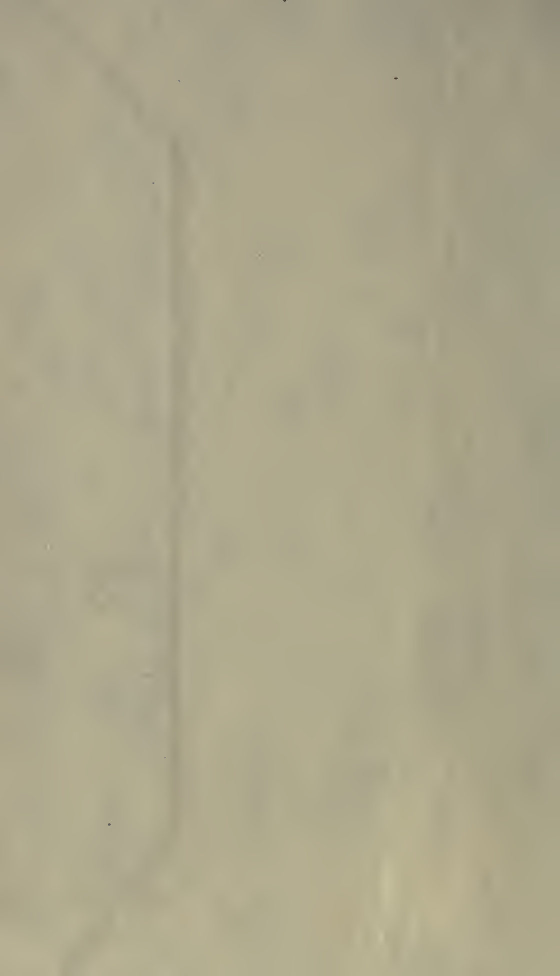
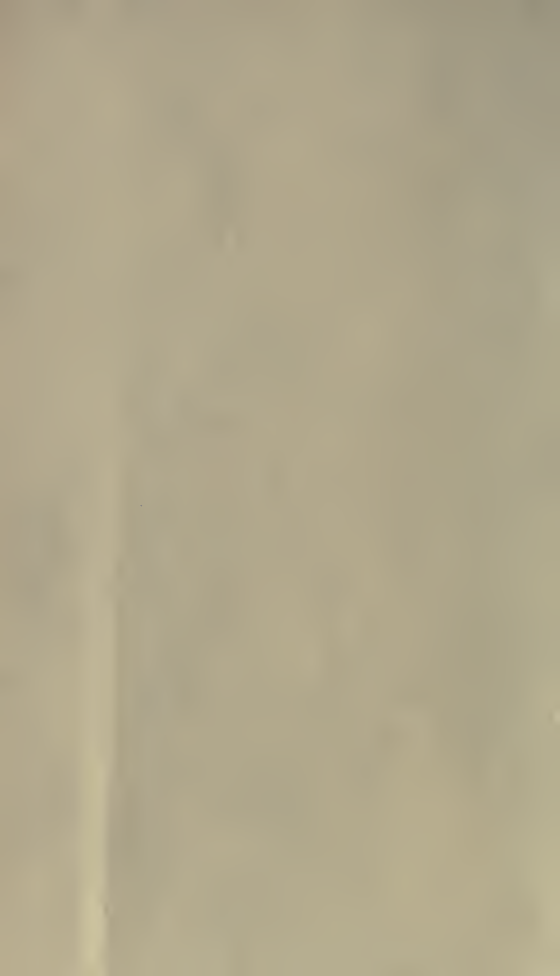






LES SOUPERS de Momus

POUR 1828.

Quinzième Année.



Paris.

PONTHIEU, LIBRAIRE,

Palais-Royal, Galerie de Bois.

1828.

LES SOUPERS
DE MOMUS.

PEUT-ON SE CROIRE VIEUX?

Air: T'en souviens-tu?
ou : Entendez-vous le son de la musette?

« De tes longs jours tu déplores la fuite;
« Les noirs ennuis, dis-tu, vont t'assiéger;
« Tes compagnons ont passé le Cocyte;
« Pour les vivants tu deviens étranger! »
Entends, Damon, la raison qui réclame :
Lorsque l'on tient de la bonté des dieux
De la santé, de l'esprit et de l'ame,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

Vois ces enfants folâtrant à l'ombrage :
Va te placer gaîment au milieu d'eux;

Du fablier emprunte le langage;
Enseigne-leur de nouveaux petits jeux.
Que de baisers seront ta récompense!
Ah! c'est à qui te fêtera le mieux!...
Lorsque l'on est caressé par l'enfance,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

Veux-tu toujours être admis près des belles?
Flatte leurs goûts, préviens leurs vœux secrets;
De leur esprit vante les étincelles;
Éblouis-les de leurs propres attraits.
Si ton encens leur semble intarissable,
Tu paraîtras séduisant à leurs yeux!...
Quand la beauté nous trouve encore aimable,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

Sans renoncer aux lois de la sagesse,
Par les dehors d'une douce gaîté,
Attire à toi cette ardente jeunesse
Qui chante amour, et gloire, et liberté;
De ses plaisirs pour que tu sois l'arbitre,
Mêle aux bons mots des pensers généreux :
On t'aimera... Paré d'un si beau titre,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

Cet homme pur, que la puissance opprime,
Est accusé d'attentats mensongers :
Cours, sans tarder, défendre la victime,
Pour la sauver brave tous les dangers!
Sers le malheur sans prétendre aux louanges ;
Par tes bienfaits tu seras trop heureux!...
En savourant la volupté des anges,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

Te rappelant ces phalanges guerrières
Qui soumettaient le monde épouvanté;
Voyant les arts et toutes les lumières,
Des cieux, chez nous, offrant la majesté,
L'ivresse règne en ton ame attendrie,
D'un noble orgueil ton front est radieux!...
Quand on s'émeut ainsi pour la patrie,
Est-il permis de croire qu'on est vieux?

De nos cagots dédaigne la censure;
Déride-toi quelquefois chez Momus :
Là sont unis, à la voix d'Épicure,
Raison, Folie, Apollon, et Bacchus;
Là tous les cœurs, à nu sur les visages,
De l'amitié célèbrent les doux nœuds;

Franche candeur, égalise les âges;
Est-il permis d'y croire qu'on est vieux!
M. J. Dusaulchoy.

LA CONFÉRENCE.

Un catholique s'écriait :
« Quant aux religions, la mienne
« Est la meilleure; c'est un fait. »
Un protestant, qui l'écoutait,
Prétendait que c'était la sienne.
Maint argument fut entendu ;
On discuta si bien l'affaire,
Qu'enfin chacun fut convaincu
Des raisons de son adversaire.
Or, qu'en arriva-t-il ? Goûtant
Plus d'une excellente réplique,
Le catholique, au même instant,
Alla se faire protestant,
Et le protestant catholique.
M. E. Arnal.

CE SERA POUR UNE AUTRE FOIS.

Air du vaudeville de l'Actrice.

Par écrit lorsque l'on m'invite
A dîner chez de gros traitants,
Amis, je réponds au plus vite:
« Je ne pourrai pas de long-temps. »
Mais lorsqu'il faut dîner et rire,
Surtout avec de bon grivois,
Vous ne m'entendez jamais dire:
Ce sera pour une autre fois.

Je fais des projets de sagesse,
Comme en faisait jadis Memnon,
Et je me répète sans cesse:
C'est aujourd'hui pour tout de bon.
Mais qu'il arrive une bouteille,
Qu'il survienne un jolis minois,
Le diable me dit à l'oreille:
Ce sera pour une autre fois.

Un soir notre maître d'école,
Quoique déja sur le retour,
Veut fêter sa femme Nicole
Et lui dire deux mots d'amour.
Au moment d'exprimer sa flamme,
Tout-à-coup il manque de voix.
« Dors mon poulot, — lui dit la dame
« Ce sera pour une autre fois. »

En mourant, certaine parente,
M'avait abandonné son bien.
J'aurais eu mille écus de rente;
Un cousin plaide, et je n'ai rien.
Ma fortune s'est échappée,
Et pour moi j'avais tous les droits;
Mais la justice s'est trompée :
Ce sera pour une autre fois.

« Vous m'avez fait plus dé vingt scènes, »
Me dit le gascon Mondétour.
« A démain au bois dé Vincennes,
« C'est démain votre dernier jour. »
J'accours au rendez-vous qu'il donne,
Mais il me dit d'un air courtois :

« Pour aujourd'hui jé vous pardonne,
« Cé séra pour une autré fois. »

Quand il faudra que l'on décrète
Pour un titre, pour un blason,
Une loi sera bientôt prête,
L'orgueil aura toujours raison.
Mais à la gloire de notre âge,
Quand il faudra fonder les droits
Et du génie et du courage,
Ce sera pour une autre fois.

Voyez ce moderne Dasnières,
Comme il est couvert de rubans.
Il en porte à ses boutonnières
Des rouges, des noirs, et des blancs.
Quant à Pierrot, qui fut trompette,
Et qui mériterait vingt croix,
Voilà vingt ans qu'on lui répète :
« Ce sera pour une autre fois. »

De Momus aimables apôtres,
Je vous apporte mes couplets;
Mais j'ai bien peur qu'auprès des vôtres

Ils ne paraissent incomplets.
A mes vers pourtant faites grace,
La rime s'y trouve, je crois :
Mais pour l'esprit et pour la grace,
Ce sera pour une autre fois.

M. BRAZIER.

A UN HOMME DE MÉRITE,

DÉCHIRÉ PAR UN JOURNAL.

Le plus cruel affront qu'à son époux très cher
Fait, tôt ou tard, sa femme en malice féconde;
La trace qu'un oiseau laisse après lui dans l'air,
La trace qu'un vaisseau laisse après lui dans l'onde,
Si j'en crois Salomon de science profonde,
Échappent à l'œil le plus clair :
Telle est, à mon avis, quand Zoïle nous fronde,
La trace d'un journal d'hier.

M. DE PIIS.



LE NOUVEAU BELLEVUE*.

Air de la walse des Comédiens.

ou : Du premier prix.

Heureux village ! à ta splendeur ingrate
Ont succédé des goûts purs et touchants ;
Au lourd château la maison de Socrate,
Au bruit des cours la douce paix des champs !

Sous cet amas de marbres inutiles
Jadis un roi vint user quelques jours...
Ils ont passé les monuments futiles
Qu'il prodiguait à ses folles amours !

Les Ris, les Jeux, les Graces, s'effarouchent

* Le château de Bellevue, fondé en 1748 par madame *de Pompadour*, fut long-temps le théâtre des *distractions* que cette complaisante maîtresse procurait à son royal amant. Tombé en ruines, il a fait place, dans les mains d'un homme de goût et de sens, à un délicieux village, dont le bal charmant est, pendant la belle saison, le rendez-vous de la bonne société parisienne.

Au seul aspect des potentats fameux ;
Midas nouveaux, ils changent ce qu'ils touchent
En ce métal brillant, mais froid comme eux.

Au joug de l'art ce bocage rebelle
D'un faux éclat repoussait le secours ;
Car la nature aime à se montrer belle
De ses attraits, plus que de vains atours.

L'apprêt pour elle est un sujet d'alarmes ;
C'est la beauté promise au doux larcin
Dont un amant doit cultiver les charmes,
Dont un époux doit féconder le sein :

Mais cet époux, une bergère sage
Ne le prend pas parmi ces rois puissants,
Traînant partout l'ennui sur leur passage,
Partout captifs derrière un mur d'encens.

D'hôtes plus gais appelant la visite,
Ces verts gazons, ces renaissantes fleurs
Ont secoué la pourpre parasite
Qui pâlissait auprès de leurs couleurs...

Heureux village! à ta splendeur ingrate
Ont succédé des goûts purs et touchants;
Au lourd château la maison de Socrate,
Au bruit des cours la douce paix des champs!

L'air corrompu d'une zône factice
De tes rosiers n'étouffe plus l'odeur;
A tes beautés le souffle impur du vice
N'eût pas laissé ce parfum de pudeur!

Tout en ces lieux reprend un nouvel être:
Où végétaient jadis de tristes faons,
L'éclat joyeux d'une santé champêtre
Brille aujourd'hui dans un essaim d'enfants.

Où trop long-temps une aveugle licence
D'un faux bonheur encensa les autels,
Ce bonheur vrai que donne l'innocence
Revient s'offrir au culte des mortels.

Ici commence une danse légère:
Par le plaisir le signal est donné;
En s'y mêlant la nymphe bocagère
N'a plus à fuir d'Égypan couronné...

Là, se mirant dans son nouvel ouvrage,
La jeune mère, au bord du clair ruisseau,
D'un chaste amour vient allaiter le gage,
Témoin vivant du mal qu'a fait Rousseau!

De notre siècle accusateurs moroses,
Nous répondons à votre fol effroi,
En resemant de lauriers et de roses
Ce sol usé par les vices d'un roi!

Heureux village! à ta splendeur ingrate
Ont succédé des goûts purs et touchants;
Au lourd château la maison de Socrate,
Au bruit des cours la douce paix des champs.

M. Jacinthe Le Clere.



LA TRUFFE,

ROMANCE.

Air de la romance du Chaperon.

O truffe, aimable tubercule,
Du monde mobile secret,
J'admire en toi l'heureuse émule
Des dieux que l'Égypte adorait :
Arbitre de leur destinée,
Tu nourris aussi les mortels ;
L'Opinion, reine enchaînée,
S'incline devant tes autels.

Le suc parfumé de tes veines
Émousse les traits du remords,
Et des consciences humaines
Assouplit les secrets ressorts :
Du stoïque le plus farouche
Ton charme adoucit les vertus ;

Des Caton tu fermes la bouche ;
Tu sais endormir les Brutus.

Par une aimable sympathie,
De la violette des champs
On trouve en toi la modestie,
La couleur et les doux penchants :
Aux yeux de la foule indiscrète
Tu te caches comme la fleur,
Et comme elle dans ta retraite,
Ton parfum trahit ta pudeur.

Dans les cœurs, ta vertu puissante,
Réveillant de tendres élans,
Ranime la voix languissante
D'un troubadour aux cheveux blancs. -
Manne enivrante et salutaire
Ravie au céleste séjour,
Tu devais porter sur la terre
Le doux nom de pomme d'amour.

M. Camille.

❀

LE PÉLERIN

AU COUVENT DE MOMUS.

Air nouveau

Du code épicurien
J'aime à chanter l'évangile;
Et j'arrive en gai vaurien
Dans le couvent momusien.
Din, din, din, din, din, din,
Je sonne et demande asile;
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

Dans un jour d'effusion
Du couvent j'ai su l'histoire,
Et j'ai, sans présomption,
Les vertus d'adoption.
Din, din, din, din, din, din,
Je sais chanter, rire et boire;

Servants du joyeux refain,
Ouvrez au gai pélerin.

J'ai, pour narguer tous les maux,
Une gaîté sans lacune,
Un appétit sans repos
Et l'esprit de fuir les sots.
Din, din, din, din, din, din,
Ce nous est chose commune;
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

Combien j'en ai fait pleuvoir
D'écus et de chansonnettes,
Dans ces gais repas du soir
Où l'Amour aime à s'asseoir.
Din, din, din, din, din, din,
Ma Muse a payé mes dettes;
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

J'aime à partager l'ardeur
D'une maîtresse chérie, .
J'aime à fèter un bon cœur,

J'aime à chanter la valeur.
Din, din, din, din, din, din,
J'aime avant tout la patrie;
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

Dans un Désaugiers j'appris,
Grace à Béranger, mon maître,
L'art de ces refrains chéris
Qui font chanter tout Paris.
Din, din, din, din, din, din,
Les miens s'y joindront peut-être!
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

Quiconque apporte en ces lieux
La ferveur des vrais apôtres
Pour la gloire et le vin vieux,
Pour l'honneur et les beaux yeux...
Din, din, din, din, din, din,
Est digne d'être des vôtres.
Servants du joyeux refrain,
Ouvrez au gai pélerin.

M. Benjamin. A.

VIVE LE THÉATRE!

Air : Eh ! gai, gai, gai, mon officier

Eh ! gai, gai, je serai toujours
Du théâtre
Idolâtre,
Eh! gai, gai, ce sont mes amours,
J'y consacre mes jours.

Jouant par préférence,
Les sots et les niais,
Mes modèles, je pense,
Ne manqueront jamais.
Eh ! gai, gai, je serai toujours
Du théâtre
Idolâtre,
Eh! gai, gai, ce sont mes amours,
J'y consacre mes jours.

Souvent je me marie,

Ma femme est un démon;
Mais la pièce finie,
Je redeviens garçon.

Eh! gai, gai, etc.

Si parfois je soupire
Un langoureux refrain,
Dieu merci, c'est pour rire
Que je prends l'air chagrin.

Eh! gai, gai, etc.

Demain soir Isabelle
Doit me poignarder... mais
Je souperai chez elle
Quelques instants après.

Eh! gai, gai, etc.

Grace à certain usage,
Un parterre obligeant,
Au plus mauvais ouvrage,
Dit : *Bravo, c'est charmant!*

Eh! gai, gai, etc.

Est-ce un Turc que l'on vante,
Le spectateur sourit ;
Est-ce un Grec que l'on chante,
Tout le monde applaudit.

Eh ! gai, gai, etc.

Quand la toile est baissée,
Des tyrans, des héros,
La grandeur est passée,
Nous sommes tous égaux !

Eh ! gai, gai, etc.

S'agit-il de souscrire
Pour des infortunés,
On voit vite s'inscrire
Tous ces acteurs damnés !

Eh ! gai, gai, etc.

Dans sa fureur extrême,
Qu'un sot intolérant
Me lance l'anathême,
J'y réponds en chantant :
Eh ! gai, gai, je serai toujours

Du théâtre
Idolâtre,
Eh! gai, gai, ce sont mes amours,
J'y consacre mes jours.

M. E. Arnal.

L'ÉPICURIEN.

Air: Voilà, voilà, le vieux soldat.

A l'aimable folie
Consacrer ses beaux jours;
Du fleuve de la vie
Gaîment suivre le cours;
Au plus fort de l'orage,
Rêver un ciel serein;
Opposer son courage
Aux revers, au chagrin;
Dire, au bout du voyage:
J'ai fait un peu de bien:
Voilà, voilà l'épicurien!

M. P. Béchu.

LES QUATRE SAISONS,

OU LA VISITE DU JOUR DE L'AN.

ROMANCE.

Air : Souvent la nuit quand je sommeille (*du Petit Matelot*). *ou* Dans la chambre où naquit Molière.

En visite, avec moi, ma belle,
Un couple immortel est venu;
C'est l'Amour, dieu qui t'est fidèle,
Le Temps, dieu qui t'est peu connu.
Le vieillard a mis dans sa tête
De t'offrir un calendrier;
L'enfant tout bas vient te prier
De n'y pas oublier sa fête.

Jusqu'ici ta folle jeunesse
N'a compté les ans ni les jours;
Mais trop tôt la pâle vieillesse
Viendra mettre un terme à leur cours.

Compte-les donc ; et quand l'usage
Promène ses vœux réguliers,
Par de symboliques baisers
Du Temps saluons le passage.

Le premier, sur ton col de neige
Marque la saison des frimas.
Poursuivons : l'Amour nous protége ;
Mais le Temps ne s'arrête pas.
Le second sur tes lèvres closes
Signale de plus heureux jours :
N'est-ce pas là qu'on peut toujours
Du printemps retrouver les roses ?

Pour l'Été, d'un baiser de flamme
Quel sera le siége amoureux ?
Je voudrais atteindre à ton ame....
Mais quoi ! la voilà dans tes yeux ?
Est-ce Vénus, Flore ou Pomone
Qui viennent de rougir ces fruits
Qu'un léger voile..? ah, tu t'enfuis!
Ce dernier était pour l'Automne.

Mais déja le vieillard agile

De sa course a repris l'essor:
Qu'il vole! mais que plus docile
Son compagnon nous reste encor.
Et, crois-moi, pour que tu retiennes
Entre nous le volage enfant,
Coupons ses ailes à l'instant,
Dût l'autre en augmenter les siennes.

M. Tamiset.

Air: Mon père, ta philosophie.

Un soir je vais voir mon Élise,
Brûlant d'amour, sortant du bal;
Hélas! jugez de ma surprise,
Dans son lit je trouve un rival.
« Est-il vrai? lui dis-je, ô traîtresse!
Quel prix de ma fidélité!
— Linval serait mort de tendresse,
Je l'ai fait par humanité. »

M. P. Béchu.

VOILA POURQUOI JE NE CHANTE PLUS.

Air : De ma Céline amant modeste.

Vous qui me traitez d'insensible
Depuis que j'ai perdu la voix,
Sur une froideur impossible
Il faut m'expliquer une fois :
Je veux apprendre à qui l'ignore,
(Ma tâche est facile au surplus)
Comment je suis le même encore,
Et pourquoi je ne chante plus.

Érato comble notre ivresse ;
Mais il faut briguer sa faveur :
A moins de frais pour ma paresse
Mnémosyne fait mon bonheur :
Pour moi chaque instant se colore
Des doux songes où je me plus !...
Voilà pourquoi je rêve encore,
Et pourquoi je ne chante plus.

Mais faut-il que je me rappelle
Un nom... par mes vers ennobli !
Des torts affreux d'une infidèle
Bacchus seul m'apporte l'oubli :
Dans mes chants ce nom que j'implore
Double mes regrets superflus...
Voilà pourquoi je bois encore
Et pourquoi je ne chante plus.

Amant des plaisirs illicites
J'ai pu les chanter mal ou bien ;
Mais dans ce siècle d'hypocrites,
Où l'exemple ne prouve rien,
Une rime leste et sonore
Scandalise nos Lucullus!...
Voilà pourquoi je pèche encore
Et pourquoi je ne chante plus.

Musette chère au vaudeville,
Si j'osai, dans un fol accès,
De tes airs fameux par la ville
Habiller mes faibles essais,
J'en ai honte, lorsque j'explore
Tes vieux refrains lus et relus!...

Voilà pourquoi je rime encore,
Et pourquoi je ne chante plus.

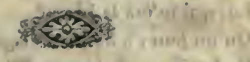
M. Revenaz.

L'ASTRONOME.

Air : Je loge au quatrième étage.

Dans les astres cherchant à lire,
Quelques uns de nos grands savants
Ont, à ce que l'on ose dire,
Distingué des êtres vivants.
Dans le soleil s'il est des hommes,
Quoique je m'y connaisse peu,
Je crois que de nos astronomes
Le plus fin n'y voit que du feu.

M. Perchelet.



LA RELIGIEUSE MALGRÉ ELLE.

COMPLAINTE

DÉDIÉE

A TOUTES LES FEMMES MALHEUREUSES ET PERSÉCUTÉES.

Air : Ma Fanchon, prends un hussard.
(Des inconvénients de la Diligence.)

Quel plaisir (*ter*) d'être au couvent!
Quel plaisir (*bis*)! c'est vraiment
Un séjour charmant!....

C'est ainsi que de l'hyménée
Victime, par un quiproquo,
Laure maudit sa destinée
Et son inflexible Othello :
Fais, mon bon Dieu, je t'en supplie,
Lui qui m'ôta la liberté,
Qu'un jour, à Sainte-Pélagie,
Il chante aussi de son côté :

Quel plaisir d'être au couvent! etc.

Des grilles à chaque fenêtre,
A chaque porte des verroux...
C'est pour mieux empêcher, peut-être,
L'ennui de pénétrer chez nous.
Mais j'ai beau n'avoir l'ame éprise
D'aucun Abeilard, en secret,
Je m'amuse autant qu'Héloïse
Qui devait dire au Paraclet :

Quel plaisir d'être au couvent! etc.

A Nevers, les Visitandines
Du voile chantaient les douceurs,
Et l'oiseau chéri des béguines
Redisait le refrain des sœurs :
On me vante aussi cet asile
Au vrai bonheur toujours ouvert...
Et, pauvre perroquet docile,
Je répète, comme Vert-Vert :

Quel plaisir d'être au couvent! etc.

Hélas ! me dit la sœur Victoire,
Novice qui n'est pas d'hier,
Ici l'on fait son purgatoire,
Un cloître aujourd'hui c'est l'enfer!
Mais les nonnes les plus austères
De bon cœur répétaient ce cri,
Au temps où dans les monastères
Il survenait des comte Ory...

Quel plaisir d'être au couvent! etc.

Contre les barreaux de ma cage
Des oiseaux j'écoutais les airs,
Quand un serin du voisinage
Soudain s'échappe de ses fers...
Puis se posant sur ma fenêtre,
Il semble me dire en chantant :
Ah ! quel plaisir d'être son maître!..
Moi, je lui répond tristement :

Quel plaisir d'être au couvent! etc.

Il m'en souvient, dans mon enfance
Au couvent je vivais ainsi;

Mais j'avais pour moi l'espérance,
Et je n'avais pas de mari.
....
Oui, dans ma première cellule,
Sans nul effroi pour l'avenir,
Je disais, heureuse et crédule,
Ces mots chers à mon souvenir :

Quel plaisir d'être au couvent ! etc.

Enfin je subis une épreuve
Qui ne doit pas durer toujours;
Libre bientôt, et presque veuve,
Je pourrai sourire aux amours...
Mais si d'une douce chimère
L'inconstance arrêtait l'essor,
Ici, moderne La Vallière,
Je reviendrais pour dire encor :

Quel plaisir (*ter*) d'être au couvent!
Quel plaisir (*bis*)! c'est vraiment
Un séjour charmant!

M. F. de Courcy.

LE COCHER.

Air: En revenant de Bâle en Suisse.

Je sais m'y connaître,
Le fouet à la main,
Cocher passé maître,
Je fais mon chemin.

Lorsque l'on me prend à la course
Je vais toujours très promptement;
Et, certain de remplir ma bourse,
A l'heure je vais lentement.

Je sais m'y connaître, etc.

Un solliciteur vient d'apprendre
Qu'un emploi doit vaquer bientôt,
Crainte qu'il ne se fasse attendre
Je le conduis au grand galop.

Je sais m'y connaître, etc.

Mais lorsque j'ai dans ma voiture
Galant et fille aux frais appas,
Afin qu'aucun d'eux n'en murmure
Je les conduis au petit pas.

Je sais m'y connaître, etc.

Cet auteur, effroi du parterre,
Et qui de tomber n'est point las,
Je le verse dans une ornière,
Sa chute ne le surprend pas.

Je sais m'y connaître, etc.

D'un fripon j'accroche la roue;
Il veut en vain s'en garantir;
Je le renverse dans la boue,
Et les passants de m'applaudir

Je sais m'y connaître, etc.

Quand je mène un grand personnage,

Qui de route changea souvent,
Aux torrents afin qu'il surnage
Je le mène selon le vent.

Je sais m'y connaître, etc.

Je conduis chacun à son aise:
A la Bourse un spéculateur,
Un docteur au Père-La-Chaise,
Un gros gourmand chez un traiteur.

Je sais m'y connaître, etc.

Tout se renouvelle à la ronde,
Tout meurt, mon tour arrivera;
Moi, qui voiture tant de monde,
Un jour on me voiturera.

Je sais m'y connaître,
Le fouet à la main,
Cocher passé maître,
Je fais mon chemin.

M. Coupart.

MOMUSIENNE.

Air nouveau, de l'auteur.

Bacchus, l'Amour, et la Folie,
Rendent l'existence jolie.

Momusiens, de nos grands-papas
C'était l'adage, dit l'histoire;
Ils faisaient, dans leurs longs repas,
Assaut de chant, assaut de boire!
Comme nos bons aïeux vivons,
Comme eux rions, chantons, buvons.
Bacchus, l'Amour, et la Folie,
Rendent l'existence jolie.

Et de La Fare et de Chaulieu,
Gais chansonniers, suivons l'exemple;
Faisons revivre dans ce lieu
Ces attrayants soupers du Temple,
Où les Graces et les Amours

De soie et d'or filaient leurs jours.
Bacchus, l'Amour, et la Folie,
Rendent l'existence jolie.

Sans prétendre à de beaux discours
Lançons de joyeuses saillies ;
Qu'avec réserve, des amours
Les roses par nous soient cueillies ;
Et rendons l'essaim des Plaisirs
Tributaire de nos desirs.
Bacchus, l'Amour, et la Folie,
Rendent l'existence jolie.

A Mazarin Momus encor
N'a point vendu sa conscience ;
Libres de soins, méprisant l'or,
Chantons la gloire de la France.
Stigmatisons de cent brocards
Les sots titrés et les caffards.
Bacchus, l'Amour, et la Folie
Rendent l'existence jolie.

Mais au cortége de Cypris,
Amis, soyons toujours fidèles ;

Quand nos cheveux deviendront gris,
Ombrageons-les de fleurs nouvelles;
Et sur le seuil de l'avenir
Chantons, quoique doive advenir,
Bacchus, l'Amour, et la Folie
Rendent l'existence jolie.

M. Lelu.

LA TRISTE CONSOLATION.

Orgon craignant d'avoir la cataracte,
Avec un charlatan conclut bien vite un pacte,
Pour avoir ses deux yeux, à trois livres par jour,
Six mois durant lessivés tour à tour.
Orgon est borgne en trois mois; Orgon beugle.
« Consolez-vous, lui dit Olibrius,
« Ne vous reste-t-il pas un œil et cent écus?
« Pour six cents francs vous pouviez être aveugle. »

M. De Piis.

LA FRANCE

EN 1826 *.

Air : C'est Cupidon qui m'inspire.

Des fâcheux disent qu'en France
Tout marche de mal en pis ;
Que tout tombe en décadence,
Et n'offre que des débris.
Mais pour les forcer au silence,
Eh lon lan la,
La France est là.

C'est vainement qu'on déplore
L'état de notre barreau :
Si des noms dont il s'honore
Sont effacés du tableau,
Séguier s'y fait entendre encore,
Eh lon lan la,
N'est-il pas là?

* Cette chanson est arrivée trop tard pour être insérée dans le recueil de 1827.

Qu'importe l'affreux délire *
D'où sont nés tant de romans !
Le son que rend une lyre,
Après deux fois quarante ans ** !
Châteaubriand promet d'écrire.
Eh lon lan la,
Sa plume est là.

Des Le Sueur l'art admirable
A fait d'étonnants progrès ;
Et d'une gloire durable
A couvert le nom français.
Gros, ta coupole inimitable,
Eh lon lan la,
Toujours est là.

A notre Opéra-Comique
On est souvent applaudi
Sans mettre sur sa musique
Un nom qui finisse en *i*.
De Boïeldieu le luth magique,
Eh lon lan la,
N'est-il pas là ?

* Han d'Islande, le Vampire, le Solitaire, etc., etc.
** Les Mémoires de madame la comtesse de G...., etc.

Si Delille et quelques autres
Ont cueilli tous nos lauriers,
Du goût enfin ces apôtres
Ont laissé des héritiers.
Ancelot n'est-il pas des nôtres?
Eh lon lan la,
N'est-il pas là?

Desaugiers, auteur facile,
Plein de verve et de gaîté,
Quand il fait un vaudeville
C'est Collé ressuscité.
Pour charmer la cour et la ville,
Eh lon lan la,
N'est-il pas là?

Pour prouver que dans la guerre
Nos soldats sont des héros,
Dont les hauts faits à la terre
Garantissent le repos,
Tous les drapeaux du Trocadère,
Eh lon lan la,
Sont toujours là.

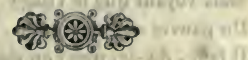
En France on a l'ame bonne,

L'on ne punit pas l'erreur;
Le cœur s'ouvre, et la main donne
Au premier cri du malheur.
Ces vertus brillent sur le trône.
Eh lon lan la,
Elles sont là.

La politicomanie
Peut rembrunir nos salons;
Chez Dagneau Momus rallie *
Ses plus joyeux nourrissons;
Tous les enfants de la folie,
Eh lon lan la,
Toujours sont là.

M. le chev. A. J. P. Briand.

* Limonadier-restaurateur, boulevard des Capucines, n. 3, hôtel Byron, où se réunissent maintenant les convives des *Soupers de Momus*. Sa maison est le rendez-vous des fins gastronomes et des amateurs de bonnes glaces.



NE PARLONS PAS DE CORDE

DANS LA MAISON D'UN PENDU.

Air : Eh ! ma mère, est-ce que je sais ça !

Gardons-nous, chez l'égoïste,
De parler d'humanité ;
Surtout, chez maint journaliste,
Motus sur la vérité.
Pour terminer mon exorde,
Songez qu'il est défendu
De parler jamais de corde
Dans la maison d'un pendu.

Chez Orgon du cocuage
On riait avec sujet ;
Mais voyant que le visage
Du pauvre sire changeait,
Il faut, dis-je, que l'on morde,
D'accord, sur chaque cocu ;

Mais ne parlons pas de corde
Dans la maison d'un pendu.

Figeac, contre son envie,
A jeun va se promener;
Voilà qu'un pauvre lui crie :
« Je n'ai pas de quoi dîner! »
« — Va, qué lé diavlé té torde
« Le col, a-t-il répondu!.....
« Parlé-t-on jamais dé corde
« Dans la maison d'un pendu ? »

Folle, à soixante ans, pour plaire,
Qui compte sur ses appas!
La vieille Hortense, en colère,
Me dit : « Monsieur, pourquoi pas ? »
Trop ami de la concorde,
Moi, je n'ai rien répondu :
Parle-t-on jamais de corde
Dans la maison d'un pendu?

Pour avoir pris un cordage,
On dit qu'à certain fripon
On lisait, suivant l'usage,

Son arrêt dans sa prison.
« Je vois, sans miséricorde,
« Dit-il, que je suis perdu !
« Ne parlez donc pas de corde
« Dans la maison d'un pendu? »

Mes amis, point de critique;
Soyons toujours indulgents :
Croyez-moi, l'homme caustique
Ne sied point aux bonnes gens.
Pour éloigner la discorde,
Jamais, c'est bien entendu,
Nous ne parlerons de corde
Dans la maison d'un pendu !

M. P. Ledoux.



AH!
COMBIEN LES GUEUX SONT HEUREUX!

Air : La Treille de sincérité.

Oui, c'est aux gueux,
En cette vie,
Qu'appartient la philosophie !...
Malgré les vœux
Des envieux,
Ah ! combien les gueux
Sont heureux !

Me pardonneras-tu, mon maître*,
Toi qui sus si bien les chanter,
Sur tes pas d'oser apparaître?...
Mais peut-on assez les fêter ?...
A l'encens, dont est parfumée

* Bérenger.

La cohorte des favoris,
Dérobons un peu de fumée
Pour nos pauvres diables d'amis !...

Oui, c'est aux gueux, etc.

Si nous avons moins de richesse,
Avons-nous moins de probité ?...
Avons-nous donc moins de tendresse?
Comptez notre postérité !...
Si nous avons moins de finesse,
Avons-nous donc moins de gaîté ?
Si nous avons moins de souplesse,
Avons-nous moins d'urbanité?...

Oui, c'est aux gueux, etc.

Petits électeurs misérables,
« Alors que nous faisons besoin,
« Nous sommes des incomparables!... »
Aussi, pour nous, Ah! Dieu, quel soin!...
Qu'elles sont courtes ces journées
Dont Comus règle les instants;

Leur absence est de six années !...
Nous serons gâtés dans sept ans !

Oui, c'est aux gueux, etc.

Vers le savant aréopage
Nul encor n'a porté ses pas;
Point de ces vérités d'usage :
Manquerions-nous de candidats?...
Quand dans ce monde littéraire
Nous voyons certain mirmidon,
Qui se croit au moins un Molière!...
Heureux s'il était un Pradon!

Oui, c'est aux gueux, etc.

Tout aussi bien en paix qu'en guerre
On sollicite des crachats !...
Mais le cordon du pauvre hère
Atteste les arts, les combats!
L'un a défendu la patrie;
Et l'autre, avec la même ardeur,
Sut l'enrichir par son génie!...

Ils honorent leur croix d'honneur!

Oui, c'est aux gueux, etc.

Duc, baron, marquis ou vicomte,
Que m'importe si c'est un sot!
Le vilain y trouve son compte,
Pour moi, c'est de l'esprit qu'il faut.
Parmi vous c'est une autre affaire,
Je n'ai que l'embarras du choix :
Et je crois que je vous préfère,
Bien franchement... tous à la fois!

Oui, c'est aux gueux,
En cette vie,
Qu'appartient la philosophie!...
Malgré les vœux
Des envieux,
Ah! combien les gueux
Sont heureux.

M. Ramond.

LA CRÉMAILLÈRE.

CHANSON.

Air : Tout le long de la rivière.

Amis, selon moi, nos aïeux
Ne nous ont rien laissé de mieux
Que cet usage respectable
De saluer gaîment à table,
Des vins vieux de notre caveau,
Les Lares d'un logis nouveau,
En répétant à la vieille manière :
Mes amis pendons, pendons la crémaillère,
Mes amis, pendons la crémaillère.

Cet usage en Grèce exista,
Dans Rome Atticus l'apporta;
Quand, plein d'un aimable délire,
Horace, aux accords de la lyre,
Arrosait d'un Falerne pur

Ses dieux installés dans Tybur :
Mécène et lui chantaient avec Glycère,
Mes amis pendons, pendons la crémaillère,
Mes amis, pendons la crémaillère.

Mais, chez les grands ne cherchons pas
L'agrément d'un pareil repas;
Des lieux où l'étiquette habite,
Le plaisir éloignant son gîte,
Se loge chez de bons bourgeois
Où la gaîté dictant ses lois
Le verre en main entonne la première :
Mes amis pendons, pendons la crémaillère,
Mes amis, pendons la crémaillère.

Marchand qui passe du Marais
Au Palais-Royal, à grands frais;
Pauvre auteur qu'un succès engage
A descendre au cinquième étage;
Belle qui, grace à maint amant,
Se met à son appartement,
Répètent tous, en buvant à plein verre :
Mes amis pendons, pendons la crémaillère.
Mes amis, pendons la crémaillère.

Au Temple, à l'abri du sergent,
Écoutez Gallet se logeant,
Dire à Piron qui l'accompagne :
Il me reste un quart de Champagne,
Et quelquefois, dans mon réduit,
L'Amour viendra passer la nuit.
Dressons la table et nargue à la misère,
Mon ami pendons, pendons la crémaillère,
Mon ami, pendons la crémaillère.

Ainsi le plaisir en tous lieux
Répète ce refrain joyeux.
Partout, fût-ce au bout de la terre,
Pour hôte ce gai locataire,
Dès qu'il s'envole délogeons,
Dès qu'il s'arrête emménageons ;
Dans un hôtel ou dans une chaumière,
Mes amis pendons, pendons la crémaillère,
Mes amis, pendons la crémaillère.

M. Benjamin A.



LE POÈTE CAILLOUTIN.

Air : J'arrive à pied de province.

Je m' livre à la poésie,
Et m' v'là z'un savant;
J' voulons faire un' tragédie
En six act' seul'ment :
Je n'imitrons pas Racine
Non plus qu' son rival;
Afin qu' personn' ne m' chagrine,
J' s'rons original. (*bis.*)

Et puis j' frons un' comédie
Qui touch'ra les cœurs :
Le héros s'ra z'un génie,
L' roi des enchanteurs;
Son amante un' grand' princesse
Fin' comme un démon;
Enfin, j' veux qu'on claqu' ma pièce
Tout le long, le long. (*bis.*)

J'ai z'entendu la critique
Dir' dans ses pamphlets
Que j' n'avions pas d' poème épique
Cheux nous autr' Français :
Pour peu que l'bon goût m'éclaire,
J' pourrions bien, ma foi,
R'fair' *la Henriade* d' Voltaire
Pour fair' parler d' moi.

Bientôt je verrons l'Envie,
Réduite aux abois,
D'mander grace à notr' génie,
En s' mordant les doigts;
Dès-lors ma gloir' s'ra certaine,
Chéri zet fêté
J' m'empar'rons sans perdre haleine
D' l'immortalité.

Si victime d' la cabale
J' n'avons pas d' succès,
Sans fifre, flût', ni timballe,
J' lâchons les Français.
Aussitôt j' fais un vaud'ville,
Un vaud'vill' parfait ;

On m'a dit qu' c'était facile,
  Ainsi v'là qu'est fait.

Surtout, messieurs mes confrères,
  Point de trahisons;
S'condez-moi dans mes affaires
  Et j' vous le r'vaudrons.
L' talent veut qu'on l'encourage,
  Sinon pas de succès :
Si vous claquez mon ouvrage
  J' vous claqu'rai z'après.

M. P. Béchu.



VIVE LE VIN!

Air du Verre.

Amis, j' vais le verre à la main
Chanter c'te liqueur sans pareille,
Qui rend joyeux, chass' le chagrin,
Qui s' trouv' si mal dans un' bouteille.
J' viens un peu tard pour la vanter;
Mais, ici vous pouvez m'en croire,
Si j' suis l' dernier à la vanter
Je n' suis pas l' dernier à la boire.

Au diable l'eau, vive le vin!
De l'aimer je me félicite;
Les moines, gens d'un goût très fin,
Rendaient justice à son mérite;
Ces saints, dans l'inspiration,
Donnaient, comm' l'a dit ma grand'mère,
Au vin la bénédiction,
L'extrême-onction à l'eau claire.

J'entends dire : tout est perdu,
On n' suit plus que d' mauvais exemples,
Dans nos cœurs il n'est plus d' vertus
Pas plus que d' chrétiens dans nos temples.
Moi, je n'en prends aucun chagrin;
Rien pour ça n' se démoralise :
Si l'eau bénite était du vin,
L'on verrait plus d' monde à l'église.

Amis, ce fut en déjeunant
Que je fis cette chansonnette,
Le vin, hélas ! était absent,
Et ce, par absenc' de sonnette.
Mes vers s'en r'sentiront je l' crain,
Mais, en honneur, que puis-je faire?
Lorsque je n'ai pas bu de vin,
Vrai, je ne fais que de l'eau claire.

M. de Tully.



LE CABARET.

Air : **A boire je passe ma vie.**

Pour sujet d'une chansonnette,
Chacun choisit ce qui lui plaît ;
Amis, pour nous mettre en goguette,
Je veux chanter le Cabaret.
Ma muse, aimant à la folie
Son inépuisable sujet,
Voudrait chanter toute sa vie
Le cabaret au cabaret.

Le cabaret a plus d'un titre
Pour être chéri des humains :
Souvent on trouve au fond d'un litre
Couplets malins, joyeux refrains.
Au cabaret toujours fidèles,
Piron, Panard, Collé, Gallet,
Faisaient des chansons immortelles,
Et les chantaient au cabaret.

Il faut avec philosophie
Se soumettre aux décrets des dieux ;
Avant de terminer ma vie
Si je devais perdre les yeux,
Mes amis, certains de me plaire,
Souvenez-vous d'un seul trajet :
Jusques à mon heure dernière,
Guidez mes pas au cabaret.

Amant de femme jeune et belle,
On me l'enlève, on prend mon bien ;
L'amitié n'est pas plus fidèle,
Chacun me fuit, je n'ai plus rien.
Allez, faux amis, fausse amie,
Prenez mon or, puisqu'il vous plaît ;
Je puis encor chérir la vie,
Car j'ai crédit au cabaret.

Au cabaret tout nous enchante :
L'ennui fuit quand le vin paraît ;
On rit, on joue, on dort, on chante,
On fait l'amour au cabaret.
L'ingratitude, la misère,
Tout à notre esprit disparaît.

Si le bonheur est sur la terre ,
Il est sans doute au cabaret.

Si j'étais maître de la terre,
Tous les hommes seraient heureux ;
Jamais entre eux aucune guerre ,
Et tout viendrait combler leurs vœux.
De tous côtés dans mon empire
Le vin à grands flots coulerait ,
Et je ferais, dans mon délire,
Du monde un vaste cabaret.

Grégoire , la crainte dans l'ame ,
En sentant approcher sa fin ,
Se fit conduire par sa femme
Au cabaret le plus voisin ;
Se blottissant dans une tonne ,
Il dit à la mort, qui paraît :
Toi , qui ne respecte personne ,
Respecte au moins le cabaret.

M. E. Lédo.

HAINE AU VIN.

Air : Allons, Babet, etc.

J'ai bien dîné, les trésors de la cave
M'ont égayé, grace à notre échanson;
Je veux pourtant, choisissant un air grave,
Contre le vin lancer une chanson.
Si mainte fois il nous a pris en traître,
Vengeons-nous tous ici, par contre coup,
Jetons, jetons le vin par la fenêtre !

CHOEUR.

Oui, mais avant buvons encore un coup.

Le goût, les yeux, lui trouvent mille charmes,
Mais, croyez-moi, tant d'attraits sont trompeurs;
Discorde, bruit, combats, noires alarmes,
Suivent de près ses funestes vapeurs;
Dans les discords que souvent on voit naître
Combien de fois il se met de moitié !...
Jetons, jetons le vin par la fenêtre !

CHOEUR.

Oui, mais avant buvons à l'amitié.

L'aimable dieu, le dieu sans qui le monde
Bientôt désert ne serait qu'un tombeau,
L'amour a vu, dans sa douleur profonde,
Bacchus souvent éteindre son flambeau;
Ah ! s'il est vrai qu'il fasse méconnaître
Les droits sacrés des belles sur nos jours,
Jetons, jetons le vin par la fenêtre !

CHOEUR.

Oui, mais avant buvons à nos amours.

Mon médecin, qui pourtant aime en boire,
Dit qu'autrefois cent docteurs ont écrit :
« Craignez le vin, il ôte la mémoire,
« Il trouble l'œil, l'équilibre et l'esprit. »
Depuis Noé, qui nous le fit connaître,
Par lui, chez nous, que de maux enfantés !...
Jetons, jetons le vin par la fenêtre !

CHOEUR.

Oui, mais avant buvons à nos santés.

Contre le vin j'allume votre haine,

D'en avoir bu vous paraissez confus,
Car des dangers que son usage entraîne
Par mes couplets vous voilà convaincus.
Allons, amis, faisons-le disparaître,
Ouvrez, marchons, bouteille et verre en main :
Jetons, jetons le vin par la fenêtre !

CHOEUR.

Oui, mais avant buvons jusqu'à demain.

M. L. FAUCHON.



LES GRELOTS.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Si c'est un festin que la vie,
Amis, c'est un banquet de fous,
Et le dieu qui nous y convie
Ce soir m'y fait rire avec vous.
Je rends grace au destin prospère
Qui m'adjoignit à des fous si dispos;
Pour accueillir un nouveau frère,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

Puisque enfin dans ce triste monde
Les plus gais, hélas! sont les fous,
Faisons un appel à la ronde,
Chers convives, recrutons-nous.
Vous, du plaisir dépositaires,
De la folie allumez les falots;
Pour accueillir de nouveaux frères,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

Couvert de la docte livrée,
Voyez ce savant impromptu,
De ses talents l'ame enivrée,
Se pavaner à l'Institut;
Il va parler, et, sûr de plaire,
D'avance il vient réclamer vos bravos;
Pour accueillir un nouveau frère,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

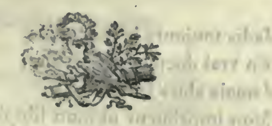
« Sully, quoi qu'en dise l'histoire,
« Près de moi n'est qu'un innocent,
« Dit Figeac, je cours à la gloire
« A cheval sur mon trois pour cent.
« *Sandis!* à mon heure dernière
« Que je prévois de larmes, de sanglots! »
— Pour accueillir un nouveau frère,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

D'un millier de fous notre armée
S'est recrutée en peu d'instants,
Et l'hypocrisie alarmée
Rassemble tous ses vétérans.
Allons, marchons, et crions guerre
Au despotisme, aux sots, aux faux dévôts!

Pour accueillir un nouveau frère,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

Mais quand ma muse chansonnière
Vous fera ses derniers adieux,
Momusiens, fermez ma paupière
Au bruit de vos flons flons joyeux!
Je défends qu'un glas funéraire
Vienne pour moi fatiguer les échos:
Pour annoncer la mort d'un frère,
Mes bons amis, agitez vos grelots!

M. Alphonse Signol.



L'ÉDITEUR RESPONSABLE.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Je n'ai ni rentes ni châteaux,
Biens de ville ni de campagne,
J'avale pourtant du Bordeaux,
Je sable gaîment du Champagne;
J'ai mon logement au premier ,
Cabriolet et bonne table:
Savez-vous quel est mon métier ?
Je suis éditeur responsable.

Jadis toujours je me taisais,
En vrai docteur abécédaire;
Jamais alors je ne disais :
Mon imprimeur ni mon libraire.
Sur mille sujets différents
Je tranche aujourd'hui du capable;
C'est que du journal des Savants
Je suis éditeur responsable.

Je réponds de tous les journaux
Littéraires et politiques,
Économiques et moraux,
Dramatiques et satiriques.
Dans le cercle des gens d'esprit
Je tiens un rang très remarquable;
Dès que l'on m'apperçoit on dit :
Voilà l'éditeur responsable.

Partout mes bons mots sont cités,
Car je suis un malin compère;
J'ai mille belles qualités,
Je suis bon époux et bon père;
J'ai déja six jolis enfants;
Ma petite femme est capable
De m'en donner un tous les ans,
Je suis éditeur responsable.

Grace à moi plus d'un écrivain
Des dieux de l'Olympe se raille;
La foudre éclaterait en vain
Pour frapper un homme de paille.
Jupiter tonne, et je suis là;
Thémis veut avoir un coupable,

Momus siffle et leur dit: voilà,
Voilà l'éditeur responsable.

De tous les états mon état
Est le meilleur, je vous le jure;
C'est vraiment un canonicat,
Une commode *sinécure*,
Surtout depuis qu'avec raison
On fait, pour un prix convenable,
Assurer contre la prison
Monsieur l'éditeur responsable

L'Ermite de la Chopinette.



LE SECRET DU SAGE.

Air : Ermite, bon ermite.

Des peines de la veille
Chasser le souvenir,
Et les chagrins qu'éveille
Le soin de l'avenir;
Des biens de la jeunesse
Jouir sans y compter;
Voir venir la vieillesse
Et ne rien regretter;

C'est le secret du sage:
Il quitte sans effort
La jeunesse volage,
  Et son courage
Brave les coups du sort.

Chercher auprès des belles
La douce volupté;

Sacrifier pour elles
Beaux jours, trésors, santé,
Et quand l'âge sévère
A blanchi les cheveux,
Sans envie, à Cythère
Voir courir ses neveux;

C'est le secret du sage :
Il quitte sans effort
L'Amour, ce dieu volage,
Et son courage
Brave les coups du sort.

Ambitieux de gloire,
Sur des bords étrangers
Courir à la victoire
A travers les dangers;
Voir la mort sans la craindre,
Et quand l'orage a fui,
Oublié, sans se plaindre,
Rentrer en paix chez lui;

C'est le secret du sage:
Il quitte sans effort

Une gloire volage,
Et son courage
Brave les coups du sort.

Simple et sans insolence
Dans la prospérité,
Supporter l'opulence
Comme la pauvreté ;
Et si Plutus contraire
A restreint ses desirs,
Dans sa pauvre chaumière
Se créer des plaisirs ;

C'est le secret du sage :
Il quitte sans effort
La Fortune volage,
Et son courage
Brave les coups du sort.

Au déclin de la vie,
Bien infirme et bien vieux,
Conserver une amie
Pour lui fermer les yeux ;
A Dieu seul, mais sans crainte,

Confier quelques torts ;
Souffrir ses maux sans plainte,
Et mourir sans remords ;

C'est le secret du sage :
Il quitte sans effort
La terre de passage,
   Où son courage
Brava les coups du sort.

M. Benjamin A.



UN SOU.

Air : Le jour, chantant l'amour ;

ou Chasse du Roi et le Fermier.

Motus,
Épais Plutus!
Le cuivre a malgré tes mépris
Son prix;
Le gain
Le plus mesquin
A qui sait le mettre à profit
Suffit.
Pour moi,
Sans nul émoi,
Me livrant à mes goûts chéris,
Je ris
Du destin inconstant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Jockeys,
Ni grands laquais,
Témoins fâcheux, ne suivent pas
Mes pas!
Je m'en
Passe gaîment;
Pourtant je me vois à l'envi
Servi:
Mes gens
Sont diligents;
Et si je descends par hasard
D'un char,
Un écuyer m'attend
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Par goût
De tout ragoût
Je trouve l'usage au total
Fatal;
Aussi
J'ai jusqu'ici,
Grace à ma prudence, évité
Le thé:

Ma faim
D'un petit pain
Trouve à point nommé le régal
Frugal,
Que je fais en chantant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

D'Emma,
Ou bien d'Irma,
Ai-je dérobé par malheur
La fleur;
D'un mot
Je puis bientôt
Refleurir après ce larcin
Leur sein :
Jasmin
Ou rose en main
Plus d'une Flore en jupon court
Accourt,
A choisir m'invitant...
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Flâneur
Avec bonheur
Je me présente aux ponts de fer
Tout fier;
Prenant,
Selon le vent,
Le Jardin du Roi, l'Institut
Pour but:
Et sûr
D'un plaisir pur,
Des animaux ou des savants
Vivants
J'ai le choix, mais pourtant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Par ton
En phaéton
Aux spectacles on va siffler
Ronfler;
C'est bien!
Mais, né sans bien,
Je préfère ceux qu'on trouve en
Plein vent:

Plus gai,
Moins fatigué
Qu'à tous vos théâtres pompeux,
Je peux
Ne payer qu'en sortant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Sommeil!
Bien sans pareil,
Qui des rois visites peu les
Palais,
Je puis,
Si tu me fuis,
Dans vingt remèdes à loisir
Choisir:
Tout près,
A peu de frais,
De l'Étoile ou du Moniteur
Lecteur,
Je m'endors à l'instant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Debout
Si jusqu'au bout
Il fallait entendre un sermon,
Oh! non,
Jamais,
Je le promets,
On ne m'y verrait sans pester
Rester :
Mais Dieu,
Dans le saint lieu,
M'offre une chaise, où, sans soucis,
Assis,
Je puis narguer Satan
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

D'un œil
Où trop d'orgueil
Ne laisse pour aucuns malheurs
De pleurs,
Mondor,
Tout cousu d'or,
Fait chasser un pauvre importun
A jeun...

Sans or
Est mon trésor;
Mais j'y trouve encore, ma foi,
De quoi
Rendre un pauvre content
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

Demain,
Sort inhumain!
Tu peux trancher de mes discours
Le cours :
Tout prêt
J'attends l'arrêt
Qui doit m'ouvrir du sombre bord
L'abord :
Caron
Tient l'aviron,
Et comme un roi je puis au noir
Manoir
Entrer tambour battant
Tant
Qu'il me reste un sou comptant!

M. Jacinthe Leclère.

LE BONHEUR.

Air de Silène.

Bénis les destins
Qui te refusant, ma Lisette,
Des dons incertains,
Te firent gentille grisette.
Le vin, la santé,
L'amour, la gaîté,
Les loisirs que le travail donne,
Cela vaut mieux qu'une couronne :
Laissons aux grands un stérile honneur;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

Des minois titrés
Tu n'as pas le ton qu'on admire,
Les charmes plâtrés,
Les bijoux, le beau cachemire.
Mais, sans art, ton sein
Invite au larcin;

Ton pied mignon, ton fin corsage,
Troublent la raison du plus sage.
Laissons aux grands un stérile honneur;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

Dans son char, Mondor
Promenant le *spleen* qui l'oppresse,
Tristement s'endort
Près d'une beauté sans tendresse.
Mieux qu'en phaéton,
Modeste piéton,
Moi, je chemine avec ivresse,
Quand ton bras caressant me presse.
Laissons aux grands un stérile honneur;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

Dans ses longues nuits,
Un seigneur, avec indolence,
Traîne ses ennuis
Sous les lambris de l'opulence.
La main des amours
Nous berce toujours,
Et quand vient l'aurore vermeille,
Du plaisir la voix nous éveille.

Laissons aux grands un stérile honneur ;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

Au seuil des palais
Fixés par l'orgueil et l'envie,
Quand mille valets
Aux pieds des rois usent leur vie ;
L'Amour nous conduit
Vers l'humble réduit
Où le monde à mes yeux s'efface :
Le plaisir tient si peu de place !
Laissons aux grands un stérile honneur ;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

Dans un grand repas
Où préside beauté coquette,
On ne mange pas,
Et l'on bâille par étiquette.
Un couvert petit,
Un grand appétit,
Un seul verre et mille caresses,
Charment les soupers que tu dresses.
Laissons aux grands un stérile honneur ;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

De ses sentiments
Noble prude, au maintien austère,
Fait à ses amants,
Au sein du plaisir, un mystère.
Tes discours piquants,
Tes yeux éloquents,
Peignent ce que tes sens éprouvent,
Mieux encor tes baisers le prouvent.
Laissons aux grands un stérile honneur;
Lise, pour nous gardons le bonheur.

M. Camille.



LES ILLUSIONS.

Air d'Aristippe,
ou Romance de Téniers.

J'ai toujours plaint cet homme atrabilaire,
Qui, murmurant du soir jusqu'au matin,
Dans les accès d'une injuste colère
De ses ennuis accuse le destin.
Lorsque ce sage, à qui tout porte envie,
Va répétant que son cœur est usé,
Moi, sur les biens qu'on goûte en cette vie,
Je ne suis pas encor désabusé.

A l'amitié j'abandonnai mon ame;
Las! par malheur, les ingrats que j'aimais,
Ne sentant rien de sa divine flamme,
A mes transports n'ont répondu jamais.
Loin que contre eux, dans ma douleur amère,
En vains discours je me sois épuisé;
Sur l'amitié, sur sa douce chimère,
Je ne suis pas encor désabusé.

Aux jours heureux marqués pour la tendresse,
De la beauté j'ai dû porter les fers;
Mais, délaissé par plus d'une maîtresse,
Je me souviens des maux que j'ai soufferts.
L'aimable objet dont j'aimais à dépendre
Par un regard se trouvait excusé....
Malgré les pleurs que l'amour fait répandre,
Je ne suis pas encor désabusé.

Avec orgueil, j'ai chanté cette gloire,
Qui nous coûta tant de pleurs, de regrets....
Pourquoi faut-il, grand Dieu!... que la victoire,
A ses lauriers mêle de noirs cyprès!.....
Sur ces lauriers dont le sang suit la trace,
Bien que souvent mon cœur se soit brisé.....
Qu'un clairon sonne, ou bien qu'un drapeau passe,
Je ne suis pas encor désabusé.

Pauvre et joyeux, au printemps de mon âge,
Je vis le monde avec un prisme heureux.
Quand l'été vint, il me plut davantage,
Mon cœur s'ouvrait aux pensers généreux.
L'automne arrive, et l'on me voit sourire;
Mon rêve, hélas!... s'est donc réalisé?....

Vienne l'hiver... et vous m'entendrez dire :
Je ne suis pas encor désabusé.

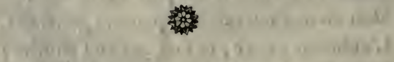
M. Brazier.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Air : Un jour, me demandait Hortense.

Pour établir un parallèle
Entre l'Amour et l'Amitié,
Il faut un peintre bien fidèle
Et qui les juge sans pitié :
L'Amour quelquefois nous attrape ;
L'Amitié n'a pas un détour ;
Sans l'Amitié l'Amour échappe ;
L'Amitié reste sans l'Amour.

M. Alexandre Chavantré.



JE NE VOUS CROIRAI PLUS.

Air : Amis, voici la riante semaine.

A dix-sept ans, lors j'étais militaire,
Un songe affreux, qui troubla tous mes sens,
Vint m'annoncer que je serais sur terre
Livré sans cesse à des chagrins cuisants.
Depuis ce temps la fortune traitable
Ma toujours fait plus heureux qu'un Crésus ;
De bons amis me placent à leur table.
Songes trompeurs, je ne vous croirai plus.

De Coraly, danseuse jeune et belle,
Depuis huit jours je suis l'heureux amant :
De me chérir, de me rester fidèle,
Hier encore elle fit le serment ;
Mais ce matin je vois chez la cruelle
Quatre galants, comme moi bien reçus...

Quatre à la fois, dis-je, mademoiselle?
Ah! désormais, je ne vous croirai plus.

Jacob me dit : « J'ai l'humeur obligeante,
« Voilà cent francs, signez votre billet;
« Mais attendez, quinze et dix font soixante...
« Je les retiens d'abord pour l'intérêt. »
J'avais alors grand besoin de vous croire,
Avec ardeur je lorgnais vos écus :
Dorénavant j'aurai bonne mémoire;
Mon cher Jacob, je ne vous croirai plus.

Mon bon curé me disait un jour : « Frère,
« Nous bénissons les hommes vertueux. »
Un tel discours devait être sincère;
Mais ce matin, dois-je en croire mes yeux!
Paul, pour jamais, a fermé la paupière;
A cet acteur, modèle de vertus,
Vous refusez, hélas! une prière!..
Mon bon curé, je ne vous croirai plus.

Certain Caton m'a dit dans mon enfance :
« Il faut souffrir, jeûner, Dieu l'a voulu;

« Point de bonheur pour vous sans l'abstinence. »
En l'écoutant mon cœur était ému.
Bientôt mes sens, à ses ordres rebelles,
M'ont fait goûter cent plaisirs imprévus...
Grace à la table, et surtout grace aux belles,
Mon vieux Caton, je ne vous croirai plus.

M. E. Arnal.



UN ENTREPRENEUR DE BATIMENTS.

UN AMATEUR DES JARDINS.

Dialogue *.

L'ENTREPRENEUR.

Je parais et tu fuis! Est-ce moi qui te chasse?

L'AMATEUR.

J'ai dû m'accoutumer à te céder la place.

L'ENTREPRENEUR.

Tu montres de l'humeur, ami.

L'AMATEUR.

J'en ai sujet.

L'ENTREPRENEUR.

Eh! qui peut l'exciter?

L'AMATEUR.

Toi-même en es l'objet.

* Le nombre de pièces composant le recueil des *Soupers* de 1827 n'a pas permis d'y insérer ce dialogue.

L'ENTREPRENEUR.

Je vois : toujours injuste en tes sombres caprices !...

L'AMATEUR.

Adieu, jardins vantés qui faisiez nos délices!
J'ai vu de vos bosquets, avant le temps flétris,
Les oiseaux consternés déserter les débris;
En m'exilant comme eux, du moins je puis maudire
Ceux de qui l'art fatal s'applique à vous détruire!

L'ENTREPRENEUR.

Pourquoi donc à nous seuls t'en prendre sans raisons?
Accuse la nature et l'ordre des saisons;
Accuse de l'hiver le souffle inexorable.

L'AMATEUR.

A votre seule ardeur ce souffle est comparable!
Mais de ce qu'il atteint par lui rien n'est détruit :
Le sol que vous frappez jamais ne reproduit!

L'ENTREPRENEUR.

Et comment nommes-tu ces villes merveilleuses
Qui, du sein de Paris s'élançant radieuses,
Naissent à notre voix?.. Gloire au spéculateur
Qui sut à son pays, dont il est bienfaiteur,
De l'or et du talent faire la double offrande!
Pour de bons citoyens est-il, je le demande,
Plus digne emploi des biens octroyés par les cieux,

Des loisirs dérobés aux travaux soucieux,
Que ce noble problème où leur esprit s'exerce :
Centraliser chez nous les arts et le commerce?

L'AMATEUR.

Voilà bien les grands mots dont nous sommes bercés!

L'ENTREPRENEUR.

Tous les jours cependant les faits parlent assez.
Mais c'est peu : de ces lieux nous changerons la face,
Sur deux points seulement que l'on nous satisfasse :
Privilége exclusif, le champ libre... et Paris
N'offrira bientôt plus, à l'étranger surpris,
Que les vastes contours, et le coup d'œil unique
D'un immense entrepôt, d'un bazar magnifique,
Où, d'un commun éclat, ses yeux verront briller
Les mille et un produits de l'univers entier.
Chaque local aura son luxe de rencontre;
Point de charlatanisme, hors celui de la montre;
Du reste, ni jardin, ni salon, ni boudoir :
Tout, jusqu'à nouvel ordre, au profit du comptoir.
Quant à ceux qui, peu faits pour ce plan de réforme,
N'en sauraient point goûter l'agrément uniforme,
Sans obstacle ils pourront, dans un lieu séparé,
Se bâtir, hors des murs, un asile à leur gré,
Qui sera tout d'abord, pour leur plus grande aisance,

Érigé sur le pied de maison de plaisance.

L'AMATEUR.

Et ceux qui de bâtir n'auront pas le moyen?

L'ENTREPRENEUR.

Ceux-là de superflu se passeront.

L'AMATEUR.

Fort bien!

On se passera d'air si l'on est sans fortune!

L'ENTREPRENEUR.

Notre plan dans Paris n'admet point de lacune.

L'AMATEUR.

C'est se moquer aussi!... mais songez aux brocards!

L'ENTREPRENEUR.

Notre défense est prête.

L'AMATEUR.

Et c'est?

L'ENTREPRENEUR.

L'amour des arts!

L'AMATEUR.

Les arts! l'amour des arts! dis plutôt l'avarice,
L'aveugle appât du gain, un sordide caprice.
Je veux rendre justice à d'utiles travaux:
Ces palais imposants, et ces hardis canaux

Que pour le bien public à grands frais l'on achève ;
Ces monuments sacrés que la patrie élève,
Gloire de sa pensée, orgueil de ses regards,
Attestent la culture et le progrès des arts.
Celui qui, concevant une noble espérance,
Fonda sur leur splendeur la splendeur de la France,
Pour un si beau dessein, par un juste retour,
De son pays qu'il aime a mérité l'amour!
Mais quels droits ont-ils donc à la reconnaissance,
Ces Turcarets si fiers que ton erreur encense ;
Qui, toujours inspirés par le seul intérêt,
Absorbés tout entiers dans leur étroit projet,
Se faisant un manteau de la cause commune,
Sur l'engouement du jour ont basé leur fortune ?
Vos frêles bâtiments, l'un sur l'autre entassés,
De crouler sous leur poids chaque jour menacés,
Offrant à l'œil séduit une trompeuse amorce,
Avortons malheureux, qu'enfanta dans sa force
Un débile cerveau de son néant tout plein,
Semblent plutôt de l'art accuser le déclin !
Vous retranchez l'utile, oubliez le commode,
Et négligez le beau.

L'ENTREPRENEUR.

Rien n'est beau que la mode.

L'AMATEUR.

Ceux qui la font payer, certe, ont dû s'enrichir!
Si le pauvre du moins pouvait s'en affranchir!
Mais il lui faut un toit pour abriter sa tête.
Vois; au septième étage, où s'abaisse le faîte,
Paul se relègue en vain, du sixième éconduit:
D'un surcroît de loyer son avoir est réduit:
Il va mourir de faim pour garder un asile!

L'ENTREPRENEUR.

Pourquoi tenir ainsi le centre de la ville?
Il est des lieux encore au peuple destinés,
Et qui de ses pareils ne sont pas dédaignés;
Il s'y pourrait loger avec économie.

L'AMATEUR.

Que dis-tu? l'avarice est une épidémie.
Jusqu'au faubourg lointain du pauvre visité,
Savourant la douceur d'un lucre inusité,
Du plus humble manoir l'altier propriétaire,
S'il n'est bourgeois au moins, repousse un locataire;
Du nom d'appartement décorant le grenier,
Dont il sut, au moyen d'un rouleau de papier,
Orner, à peu de frais, la muraille légère!
Le mal poursuit son cours que l'erreur accélère;
Il gagne la province; afin de me loger,

Il me faudra bientôt passer à l'étranger !

L'ENTREPRENEUR.

Vas-y donc épancher le trop plein de ta bile.

L'AMATEUR.

Je ne suis pas le seul que ta fureur exile :
Le modeste artisan et l'utile ouvrier,
L'étudiant zélé, le timide rentier,
Qui jamais ne hasarde et perd à toute chance,
Las de chercher un coin dans cette ville immense,
Loin d'elle vont porter leur mince revenu,
Leurs travaux impuissants, leur talent méconnu.
Il est, il est encor des citoyens paisibles,
Au sentiment des arts demeurés accessibles,
Qui, des champs néanmoins amants contemplateurs,
Estiment qu'un air pur, un peu d'ombre et des fleurs
(Loin est de là, sans doute, au faste des Le Nôtre!),
Sont un luxe permis à qui n'en a pas d'autre.

Un jeune homme, un poète avait su dans Paris
Trouver une retraite à ses loisirs chéris.
Huit pieds carrés en tout formaient son domicile;
Peu de place : pourtant point de meuble inutile;
De tous les siens, pour cause, il s'était démuni,
Et l'on sait ce que c'est que loger en garni !...
Mais, ce que pour l'aisance il n'eût donné peut-être :

D'un simple ébrasement, qui du nom de fenêtre
S'honorait de tout temps assez mal à propos,
Son œil pouvait plonger au sein d'un vaste enclos,
Où voulut la nature étaler sa richesse.
C'est là qu'un mol attrait le ramenait sans cesse;
Là d'un rayon brûlant Phébus l'électrisait;
Et pour un long poème un rayon suffisait...
Un jour il voit entrer son vieux propriétaire,
Qui, pour tout préambule, et d'un air de mystère :
— « Monsieur, j'ai disposé de votre appartement.
— Disposé ! dites-vous? sans mon consentement?
— Monsieur, pour l'occuper on m'offre un avantage;
Je suis désespéré ! mais vous êtes trop sage...
— Fort bien ! Eh ! maintenant où me logerez-vous?
— Ici près ; même prix : ah ! je connais vos goûts :
Vous serez là, ma foi, comme un vrai philosophe! »
Il le conduit lui-même après cette apostrophe.
A l'aspect imprévu de l'ignoble taudis,
Le jeune homme, l'œil fixe, et les sens interdits,
S'est arrêté d'abord, puis recule en arrière!
« S'il n'avait le défaut d'être sur le derrière,
Le local est joli, dit notre impertinent.
—Mais, monsieur, ce plancher tremble et va s'inclinant;
Ce lambris s'aventure, et menace ma tête;

Au souffle inopiné de la moindre tempête,
Ce mur peut s'écrouler ; ces barreaux, où le jour
N'arrive qu'avec peine en faisant un détour,
Ressemblent aux guichets d'un cachot noir et sombre
Ni clarté, ni chaleur! Partout le froid et l'ombre!
On ne vit point ici! — Voyez ; mais, tel qu'il est,
Ce local n'est pas cher ; vivez-y, s'il vous plaît ;
Sinon, l'autre est le double. — Eh! grand Dieu! c'est démence!
Songez donc... » Le vieillard ne rompt plus le silence.
On eût pu lire alors sur son front sillonné
De l'argent dans son cœur l'amour enraciné.
Le jeune homme a jugé toute instance inutile :
Dans son ame aussitôt il renonce à la ville!
D'un bagage léger qu'il réclame en payant,
Il se munit ; il part ; vers l'asile riant,
Dont la possession eut pour lui tant de charme,
Son œil se tourne encor. Puis, séchant une larme.
« Adieu! je vais, dit-il, loin d'un monde pareil,
Chercher à meilleur compte un rayon de soleil!...
Je fuis ainsi des lieux où l'on vend la lumière. »

L'ENTREPRENEUR.

Plus ou moins, tout se vend ; c'est une loi première ;
Tu feins de l'ignorer ; je veux être plus franc :
La fortune en nos mains s'est livrée en courant :

Nous voilà sur sa roue... Elle tourne si vite!
Nous voulons profiter : sage qui nous imite.
Jamais le sort deux fois ne se laisse tenter ;
Le même abus toujours ne saurait subsister ;
Une mode qui passe enfante une autre mode ;
Et, pour citer un vers à l'appui de ce code :
« Chaque peuple a son siècle et chaque homme a son jour. »

L'AMATEUR.

Eh bien! je reviendrai quand ce sera mon tour.

M. E. REVENAZ.



QUE D'AGRÉMENT !

Air : On dit que je suis sans malice ;
ou de Calpidgy.

Depuis le jour de ma naissance,
Je n'ai connu que jouissance ;
Pour moi jamais aucun chagrin;
Aussi je bénis mon destin.
C'est surtout quand je vins au monde
Qu'on fit des fêtes à la ronde;
Chacun chanta ce jour charmant...
Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément ! (*bis.*)

Mon père , dont j'étais l'idole ,
A sept ans me mit à l'école ;
Je m'y trouvai toujours fort bien ,
Je jouais et n'apprenais rien.
Je m'en souviens , j'avais pour maître
Un pédant sévère , un vieux reître ;
Il me fouettait journellement...

Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément !

A vingt ans l'amour nous enflamme :
Je pris une gentille femme;
C'était un ange de douceur ,
Et de pudeur et de candeur.
Bientôt faisant le diable à quatre ,
Elle alla jusques à me battre...
Avec elle , à ça près , vraiment ,
Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément !

Redevenu célibataire ,
Je me fis alors militaire ,
Et chantais , fier de mon état :
Ah ! quel plaisir d'être soldat !
Chaque matin , à l'exercice ,
Et tous les deux jours de service ,
Avec cinq sous de traitement...
Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément !

Des jeux de Thalie idolâtre ,
Je m'engageai dans un théâtre ;
J'avais l'air tendre et langoureux ,
Je fis les rôles d'amoureux.

Chaque fois que j'entrais en scène
Les sifflets partaient par centaine...
A part cet accompagnement,
Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément !

Je fus ensuite homme d'affaires;
Mes recettes étant légères,
Je vis d'avides créanciers
M'envoyer de nombreux huissiers.
Conduit à Sainte-Pélagie,
J'y menai fort joyeuse vie.
Dans cet aimable logement
Ah ! mon Dieu ! que j'eus d'agrément !

Je sens la fin de ma carrière :
Le médecin, l'apothicaire
Me fatiguent de leur caquet ;
Il faut donc faire mon paquet.
En allant au Père La Chaise,
Je prétends, ne vous en déplaise,
Chanter à mon enterrement :
Ah ! mon Dieu ! que j'ai d'agrément !

M. Coupart.

AUX CONVIVES

DES SOUPERS DE MOMUS.

Air : **Halte-là !**

Chez vous, messieurs, se présente
Un profane, un indiscret;
Si vous permettez qu'il chante,
Il va risquer son couplet.
Mais comment, pour un novice,
Ne pas craindre, en vérité,
Pour l'esprit et la malice,
La malice et la gaîté?
Oh! pour ça,
Oui, pour ça,
Oui, vous êtes toujours là.

S'il ne fallait que de zèle,
Ici lutter avec vous...
Mais il faut quelque étincelle

De génie. Or, entre nous,
Ma foi, moi, je n'en ai guère...
S'il ne vous fallait enfin
Que savoir vider son verre,
Chanter en chœur un refrain,
    Oh! pour ça
    Je suis là,
Oui, je serai toujours là.

Quelqu'un hier à l'oreille
Tout bas me dit : A propos
Vous savez?... Je me réveille,
Nous rassemblons nos grelots...
Moi, messieurs, je m'en méfie;
Comment chercher tout de bon
Les grelots de la Folie
Sous un bonnet de coton?
    Oh! pour ça,
    Oui, pour ça,
Laissez-leur ces grelots-là.

Mais qu'ils dorment ou qu'ils veillent,
Ces fils aînés de Momus;
Jamais vos chants ne sommeillent,

Et vous les avez vaincus :
Qu'une tribune nouvelle
S'élève un jour tout de bon,
S'il faut défendre contre elle
Le sceptre de la chanson,
Oh! pour ça,
Oui, pour ça,
Oui, vous serez toujours là.

M. Dherbecourt.



LES NIAISERIES DE JEAN-JEAN.

Air du vaudeville du Juif.

Toi qui crois, loin de ton pays,
Rencontrer enfin à Paris
De ces vrais et loyaux amis,
　Que toujours on trouve
　Sitôt qu'on éprouve
　Le moindre accident,
Peine ou besoin d'argent :
　　Trotte, trotte,
　　Malgré la crotte,
　　Trotte, trotte,
　　Pauvre Jean-Jean.

Ton opéra doit être lu,
Et déja tu le crois reçu :
Ton espoir peut être déçu ;
　Redoute un caprice
　De plus d'une actrice,

Les tours de faveur,
Les ciseaux d'un censeur :
Trotte, trotte,
Malgré la crotte,
Trotte, trotte,
Monsieur l'auteur.

Poussé par un mauvais destin,
Des bureaux prends-tu le chemin,
Là tu verras, soir et matin,
Ne donner les places,
N'accorder les graces
Qu'à des favoris
Par l'intrigue avilis :
Trotte, trotte,
Malgré la crotte,
Trotte, trotte,
Pauvre commis.

Pour terminer quelque débat,
As-tu besoin d'un avocat
Qui soit en tout point délicat,
Insensible aux charmes
D'une belle en larmes,

Préférant l'honneur
A l'or d'un fournisseur :
Trotte, trotte,
Malgré la crotte,
Trotte, trotte,
Pauvre plaideur.

Cherche-tu des maris contents,
Femme sourde aux propos galants,
Des parvenus toujours exempts
D'un sot pédantisme,
De cet égoïsme
Qui durcit le cœur
Et détruit le bonheur :
Trotte, trotte,
Malgré la crotte,
Trotte, trotte,
Pauvre rêveur.

Voulant être riche à ton tour,
Si tu n'as ruse ni détour,
Si tu ne sais pas chaque jour
Imposer silence
A ta conscience,

Arranger un plan
Où s'encadre un bilan :
Trotte, trotte,
Malgré la crotte,
Trotte, trotte,
Pauvre Jean-Jean.

M. le chev. A. J. P. Briand.



SEPTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA NAISSANCE
DE S. A. R. MONSEIGNEUR
LE DUC DE BORDEAUX.

29 septembre 1827.

Air: L'astre des nuits, dans son paisible éclat.

Du noble enfant, objet de nos amours,
De cet enfant, l'espoir de la patrie,
Le temps, sept fois, dans son rapide cours,
A ramené la naissance chérie:
Fêtons ce jour où Dieu, dans sa bonté,
A tout un peuple a rendu l'espérance;
Qu'un seul cri par le cœur dicté
De toutes parts soit répété:
Vive le petit-fils de France!
Le fils de France!

Le voilà donc cet instant desiré

Où, de l'enfance écartant la barrière,
Nous allons voir notre prince adoré
Avec éclat entrer dans la carrière.
Déja son cœur, dès que le tambour bat,
Avec transport et palpite et s'élance!
Aperçoit-il un vieux soldat:
« En avant, dit-il, au combat
« Suivez le petit-fils de France!
« Le fils de France! »

Consolez-vous, calmez votre douleur,
Vous que le sort a laissé sans ressource;
De son épargne, Henri, pour le malheur,
Sait chaque jour se former une bourse.
« Voilà mon or, dit-il d'un air bien doux,
« Je vous le donne; oh! mais, pour récompense,
« Rappelez-vous bien, entre nous,
« Tout ce que j'exige de vous...
« Aimez le petit-fils de France;
« Le fils de France! »

En le voyant, il n'est pas de mortel
Dont le cœur sec soudain ne s'attendrisse,
Lorsqu'il implore, au pied du saint autel,

D'un Dieu puissant la bonté protectrice;
Vers le Très-Haut élevant ses beaux yeux,
Sa bouche alors dit avec innocence:
« Moins pour moi que pour mes aïeux,
« Écoute les accents pieux,
« O ciel! du petit-fils de France!
« Du fils de France! »

Honneur cent fois à l'homme vertueux
Qui d'un enfant que le Français contemple
Forme le cœur et noble et généreux,
En unissant le précepte à l'exemple!
Son nom, chéri de la postérité,
De bouche en bouche, avec reconnaissance,
Par nos neveux sera cité...
Il marche à l'immortalité,
Auprès du petit-fils de France!
Du fils de France!

Depuis l'instant où tu reçus le jour,
Prince chéri, pour toi mon cœur m'inspire;
Mais il faudra que je cède à mon tour
Aux lois du Temps qui brisera ma lyre.
Homme de bien, je crois pouvoir quitter,

Sans m'effrayer, la pénible existence :
Un seul desir peut m'attrister;
Ah ! je voudrais encor chanter :
Vivent les fils du fils de France !
Du fils de France !

M. P. Ledoux.

LES DESCENDANTS DE CARTOUCHE,

VAUDEVILLE

Applicable à toutes les pièces de ce nom, en y comprenant les Poulailler, les Mandrin, etc., etc., etc.

Air : Et voilà comment ça s'arrange.

Un beau jour Cartouche fut pris,
Il ne put dérober sa trace ;
Mais Dieu, rassurant les esprits,
Nous préserva-t-il de sa race ?
Non, car de bien des gens, hélas !
Reniant cette illustre souche,
Si nous voulions suivre les pas,

Franchement ne dirions-nous pas :
C'est un descendant de Cartouche ?

En mutilant, et de son mieux,
Du vrai beau ce qui porte à l'ame,
Maint compilateur furieux
Se jette dans le mélodrame :
Ce noble enfant du boulevard,
Au teint livide, à l'œil farouche,
Pour nous faire admirer son art,
Prend, au lieu de plume, un poignard !
C'est un descendant de Cartouche.

Courez entendre ce chanteur
Qui jadis, fort sur la roulade,
Pour égayer son spectateur
Ne fait plus rien que de maussade.
Ce n'est pourtant pas à demi
Qu'il ouvre devant vous la bouche ;
Mais en roucoulant, notre ami
Vous escamote un *sol,* un *mi*...
C'est un descendant de Cartouche.

Méfiez-vous, dès aujourd'hui,

De tout Bazile, même imberbe,
Car ce n'est jamais que pour lui
Qu'il sait arranger un proverbe :
Toujours prêt à s'accommoder,
Il dit, quand la chose le touche :
Ce qui, sans trop y regarder,
A prendre est bon, l'est à garder...
C'est un descendant de Cartouche.

Voyez ce savant illétré
Qui, poursuivi par l'insomnie,
Et pour avoir été titré,
Veut assiéger l'académie;
Comme il ne manque pas d'orgueil;
Quoique son savoir semble louche,
Pour écrire ou taper de l'œil,
Il escamote le fauteuil!
C'est un descendant de Cartouche.

Du malheur écoutant la voix,
Rapin, fier de son opulence,
Ne prend plus que quatre... par mois,
Pour l'acquit de sa conscience!
Mais il ira pour se payer

Jusqu'à dégarnir votre couche,
En jurant qu'il fait son métier.
Si ce n'est pas un usurier,
C'est un descendant de Cartouche.

Et ce héros déterminé,
Frappant et d'estoc et de taille,
Toujours au milieu d'un dîné,
Jamais sur le champ de bataille !
Quoiqu'il n'ait une seule fois
Osé brûler une cartouche ;
Rien qu'en supputant ses exploits,
N'a-t-il pas attrapé la croix ?
C'est un descendant de Cartouche.

Et ce trop aimable baron
Qui, de nos grands cassant les vitres
Et pour faire le fanfaron,
Prétend leur arracher leurs titres !
On ne saurait notifier
De quelle contrée il débouche
Pour venir nous mystifier;
Mais ce qu'on peut certifier,
C'est un descendant de Cartouche.

Adoptons le restaurateur
Où vingt lurons tiennent la table,
Et chez qui le dégustateur
Sable un vin franc et délectable;
Mais repoussons le goguenard
Qui malignement nous débouche
Du Surène pour du Pomard.
Quand il le ferait par hasard!...
C'est un descendant de Cartouche.

M. Étienne Jourdan.

AGLAÉ.

Air : Toujours, toujours.

Loin d'Aglaé, les heures paresseuses
Semblent doubler mes jours et mes ennuis,
Rien ne m'arrache à mes peines rêveuses,
Et l'insomnie éternise mes nuits.
Que je l'attende, à l'espoir je me livre,
Ses pas lointains font palpiter mon cœur;
Je l'apperçois, je commence à revivre;

Je suis près d'elle, et je crois au bonheur.

Loin d'Aglaé, la plus douce harmonie
Prodiguerait des accords impuissants ;
Je reste sourd, et la mélancolie
Tient enchaînés mon oreille et mes sens.
Mais au clavier que sa main prête une ame,
Ses doux accords font palpiter mon cœur,
Ma voix s'unit à sa voix qui m'enflamme;
Elle sourit, et je crois au bonheur.

Loin d'Aglaé, que d'agaçantes belles
Au sein d'un bal m'entraînent sur leurs pas;
Triste, à l'écart, je demeure loin d'elles,
La walse même est pour moi sans appas.
Qu'elle paraisse, à mon bras je l'entraîne,
Son abandon fait palpiter mon cœur;
Ma bouche avide aspire son haleine,
Elle m'enivre, et je crois au bonheur.

Loin d'Aglaé, quelquefois Polymnie
M'invite encore à ses doctes leçons :
Nos doigts troublés sur le luth du génie
Cherchent en vain à réunir des sons.

Mais que j'obtienne un baiser que j'implore,
Le feu divin fait palpiter mon cœur.
Je suis poète, et ma lyre sonore
Chante Aglaé, l'amour et le bonheur.

Benjamin A.

DOLÉANCES

D'UN POÈTE PARISIEN,

PRIVÉ

DES DOUCEURS DE LA GASTRONOMIE.

Que je suis malheureux! Faut-il que ma planète
Malgré moi me condamne au métier de poète?
Martyr de l'ascendant qui me force à rimer,
Grands dieux! que l'avenir a droit de m'alarmer!
Cruelle loi du sort! sur la double colline
Régnera donc toujours la misère assassine?
Ne peut-on de Phébus rechercher les faveurs
Sans exposer sa vie aux plus affreux malheurs?

Depuis dix ans et plus que ma muse imprudente

Me fait courir des vers la carrière glissante,
En vain je veux en moi réformer l'appétit,
Et soumettre mon corps au joug de mon esprit,
Toujours mon estomac, indocile et rebelle,
Se rit de mes efforts et me cherche querelle.
Le traître n'entend pas plus tôt midi sonner,
Qu'il fait le diable à quatre et demande à dîner.

En vain, pour apaiser sa fureur intraitable,
Je veux le régaler d'une chanson de table,
D'une ode, d'une énigme, ou bien d'un madrigal,
Le maroufle n'en fait que plus grand bacchanal.
Il n'entend rien, dit-il, aux beautés poétiques,
Et réclame à grands cris des mets moins fantastiques.

Encor, si, confiné dans mon triste manoir,
De ma fenêtre au moins je pouvais ne pas voir
Dans les airs, par torrents, s'élancer en fumée
Des ragoûts les plus fins la vapeur embaumée!
Mais un zéphir taquin, lorsque je suis à jeun,
Semble exprès à mon nez en souffler le parfum,
Comme pour m'avertir que l'heureuse opulence
Se rit de ma détresse et de mon indigence.

O Phébus! ne fait-on la cuisine à Paris
Que pour mieux insulter tes plus chers favoris?
De nos riches gourmands, ennemis du mérite,
Accours, viens renverser l'insolente marmite.
Ah! qu'il ne soit pas dit que tant de sots Midas
Puissent faire par jour leurs quatre et cinq repas,
Et qu'eux seuls puissent vivre au sein de l'abondance,
Tandis que tes enfants périssent d'abstinence.

M. Boutroux.

NI VU NI CONNU

J' T'EMBROUILLE.

Air : Nous nous marierons dimanche.

De vastes projets
Et de grands sujets
Sont redoutés par ma muse;
Un petit couplet,
Dont le refrain plaît,

En te composant m'amuse.
Lorsqu'au dessert,
Le vin qu'on sert
Me mouille,
Chantant l'Arbois,
Souvent ma voix
S'enrouille;
Mais chanter les grands
Et les courtisans,
Ni vu ni connu j' t'embrouille!

A changer d'amours,
Autant que d'atours,
S'étudie une coquette;
Et son pauvre époux
D'hymen, entre nous,
A bien par-dessus la tête;
Il craint l'affront
Qui sur le front
Chatouille,
Mais l'espoir luit
Lorsque l'on lui
Gazouille:
Toi seul es chéri,

Mon petit mari...
Ni vu ni connu j', t'embrouille.

Nos grands orateurs
Sont comblés d'honneurs,
Surtout ceux du ministère;
De notre trésor
Ils dépensent l'or
Chacun selon sa manière;
Le plus subtil,
Dont le babil
Nous rouille,
D'un ton bien doux,
Vivement nous
Bredouille:
« Solde nos budjets,
« Bon peuple français... »
Ni vu ni connu j' t'embrouille.

D'un objet charmant
Pour être l'amant,
On a recours à la ruse;
Et pour l'enflammer,
On promet d'aimer

La pauvrette qu'on abuse;
Pour son objet,
Souvent on fait
Patrouille;
Par ses rigueurs
Notre œil de pleurs
Se mouille;
Mais, est-on vainqueur,
On lui dit : « Mon cœur,
« Ni vu ni connu j' t'embrouille! »

Un saint confesseur,
Rempli de ferveur,
Des faux biens craignant l'ivresse,
A son pénitent
Disait saintement :
Défais-toi de ta richesse!
Donne-moi l'or,
Car ce trésor
Te souille;
Après cela
Vite qu'on s'a-
Genouille...
Au nom du Très-Haut,

Crédule bigot,
Ni vu ni connu j' t'embrouille!

Amis, jouissons
Tant que nous pourrons
De la fragile existence;
Le temps des amours
Et nos plus beaux jours
S'écoulent sans qu'on y pense.
Tant que du vin
Le jus divin
Chatouille;
Que Clothon a
Du fil à ma
Quenouille,
J'attends qu'à son tour
La Mort dise un jour:
Ni vu ni connu j' t'embrouille.

M. Émile Lebon

LE ROSSIGNOL CAPTIF.

Air : De la petite gouvernante.

Un rossignol dont le ramage
Charmait nos bosquets, nos vallons,
Vient d'être mis en esclavage
Par ceux que troublaient ses chansons :
Contre un aimable badinage
Pourquoi tant de sévérité?
Méchants, qui le tenez en cage,
Ah! rendez-lui sa liberté.

De son heureuse indépendance
Chaque jour goûtant la douceur,
Il célébrait, en leur présence,
Et ses amours et son bonheur;
Mais aux cœurs durs tout porte ombrage,
Près d'eux plus de félicité :
Méchants, qui le tenez en cage,
Ah! rendez-lui la liberté.

On sait que leur humeur chagrine
Maintes fois lui tendit des lacs,
On le guettait à la sourdine:
Prudent il ne s'y prenait pas;
Faible, il opposait à leur rage
Son bec, ses chants, et sa gaîté:
Méchants, qui le tenez en cage,
Ah! rendez-lui la liberté.

Mais de sa voix mélodieuse
Jusqu'ici parviennent les sons,
Et de votre haine ombrageuse
Il fait l'objet de ses chansons:
Dans les fers son ardent courage
Brave encor votre cruauté.
Méchants, qui le tenez en cage,
Ah! rendez-lui la liberté.

Mettez un terme à son martyre,
Rendez-le au bonheur, aux amours,
Sa tendre compagne soupire:
N'abrégez pas leurs plus beaux jours;
A sa voix, dans notre bocage,
Tout va reprendre la gaîté:

Méchants, qui le tenez en cage,
Ah! rendez-lui la liberté.

M. P. Béchu.

LAISSEZ-NOUS LA PAIX!

ROMANCE SENTIMENTALE.

Air: Du Dieu des bonnes gens (de Béranger).

Quand pour charmer une courte jeunesse
Nous effleurons la coupe du bonheur,
Maudits censeurs, en vain votre sagesse
Voudrait troubler notre rêve enchanteur.
De cette vie oubliez les misères,
Et, comme nous mauvais sujets,
Fêtez Bacchus et fêtez les bergères,
Ou *laissez*-nous la paix!

Rois, généraux, qui ravagez la terre,
En d'autres lieux portez votre courroux;
Assez long-temps l'anarchie et la guerre

Ont déchaîné leurs fureurs contre nous.
De ce repos, que hait votre démence,
Laissez-nous jouir désormais;
Avec le diable allez rompre une lance,
Et *laissez*-nous la paix!

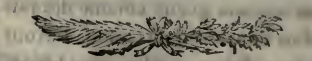
Qu'un jour pourtant le clairon des alarmes
A nos soldats vienne donner l'essor,
Prussiens, Anglais, nous conservons nos armes,
Tremblez, tremblez qu'elles brillent encor!
N'abusez pas de notre patience,
Ne vantez pas tant vos hauts faits;
Oui, chers voisins, ayez de la prudence,
Et *laissez*-nous la paix!

Riches, et vous parvenus que l'on vante,
N'insultez pas à notre pauvreté;
Sans vos trésors notre troupe indigente
Trouve ici-bas quelque félicité.
Nous sommes gueux comme des rats d'église,
Mais nous chantons, nous buvons frais;
Gardez votre or, gardez votre bêtise,
Et *laissez*-nous la paix!

Prêtres haineux, que trop de zèle anime,
Cesserez-vous vos indignes clameurs?
Quand en tous lieux vous croyez voir le crime,
Nous sourions de vos sottes frayeurs.
Vous colportez vainement vos reliques
Dans les chaumières, les palais;
Allez plus loin établir vos boutiques,
Et *laissez*-nous la paix!.

Mais quand poindra notre dernière aurore,
Jusqu'au trépas ne songeons qu'au plaisir;
Et par vos soins, tristes fils d'Épidaure,
Ne hâtez pas notre dernier soupir.
Épargnez-nous vos tisannes amères,
Vous en resteriez pour vos frais,
Ah! laissez-nous mourir en joyeux frères,
Et *laissez*-nous la paix!

M. Alphonse Signol.



LE CHANT DES TURCS.

Air : Que le sultan Saladin.

Allah! Loyolà!
Mahomet triomphera;
Il faut qu'enfin tout se soumette
Au saint prophète! (*bis.*)

La croix s'unit au croissant,
L'Évangile à l'Alcoran;
La religion unique
N'est plus que la politique
Des enfants de Loyola.

Allah! etc.

Nos bons pères Tous-à-Tous,
Jésuites et Marabous,
Talapoins en Cochinchine,
Sont mandarins à la Chine,

Confiseurs chez le Lama.

Allah! etc.

Au cri de la liberté
Si le Grec est révolté,
Si l'on tremble aux Dardanelles,
Pour enchaîner ces rebelles
Monsieur l'internonce est là.

Allah! etc.

Oui, musulmans, je soutiens
Que tous ces chiens de chrétiens,
Loin de secourir leurs frères,
S'uniront aux janissaires
Quand le divan le voudra.

Allah!

Frère Ignace de Paris
Nous enverra des houris;
Il nous promet du Champagne,
Et nous attendons d'Espagne

Un convoi de Malaga.

Allah! etc.

En forme d'épouvantail,
Autour des murs du sérail,
Pour enjoliver nos fêtes,
Nous ferons placer les têtes
Des victimes de Psara.

Allah! etc.

Gloire aux fils de Loyola!
Le mufti s'enivrera,
Et, dans Rome, le saint-père,
Chantera bientôt, j'espère,
En guise d'alleluia :

Alla! Loyola!
Mahomet triomphera;
Il faut qu'enfin tout se soumette
Au saint prophète! (*bis.*)

L'ERMITE DE LA CHOPINETTE.

LE JUSTE MILIEU.

Air : Bon voyage, cher Dumolet.

Pour la vie,
Trop ou trop peu
Vous fait souffrir ou provoque l'envie,
Pour la vie,
Que votre vœu
Soit de rester dans un juste milieu.

Sans un denier Léon prétendit plaire;
Gagnant de l'or il se crut un savant:
C'était penser que l'ombre nous éclaire
Tout aussi bien que le soleil levant.

Pour la vie, etc.

Visant d'abord au titre de classique,
Pour l'acquérir il fit des écrits lourds;
Puis, devenu poète romantique,

Il crut charmer en divaguant toujours.

Pour la vie, etc.

Il critiquait jadis tout à la ronde,
Et fut honni comme insigne frondeur :
Il va flattant aujourd'hui tout le monde,
Et vous endort par son ton louangeur.

Pour la vie, etc.

En mots ronflants, sur l'humaine souffrance,
Ce cher Léon le dispute à Brébeuf,
Et.... brûlerait, vantant sa bienfaisance,
Une maison pour faire cuire un œuf.

Pour la vie, etc.

Réunissant de très hauts personnages,
Chez lui l'on voit la grandeur en petit,
Le ridicule enivré de suffrages,
Toujours en grand et toujours en crédit.

Pour la vie, etc.

Le pauvre fou, caressant l'espérance,
Eut des plaisirs en herbe, mais sans fruits,
Et tout le prix de sa belle constance
N'est que du vent suivi de longs ennuis.

Pour la vie, etc.

Pour s'élever il travaille et déploie
Un vaste plan péniblement conçu ;
Mais, près du but, comme le ver à soie,
Il s'éteindra dans son propre tissu.

Pour la vie, etc.

Mes chers amis, chacun, triste ou folâtre,
Est plus ou moins un malade mental,
Et si parfois nous songeons à l'emplâtre,
Nous la plaçons toujours trop loin du mal.

Pour la vie,
Trop ou trop peu
Vous fait souffrir ou provoque l'envie;
Pour la vie,

Que votre vœu
Soit de rester dans un juste milieu.

M. J. Dusaulchoy.

LES DOIGTS.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Veuf hier soir par aventure
De ma muse et de mon objet,
Mon cœur se donnait tablature,
Mon esprit cherchait un sujet:
Mais par bonheur une grisette,
Travaillant seule en tapinois,
M'apprit qu'en un temps de disette
On peut faire œuvre de ses doigts.

Don Rabelais et La Fontaine
(Auteurs que j'ai lus et relus)
Disent: la gloire est incertaine;
Les femmes le sont encore plus.
Mais par sa belle, par la gloire,

Pour n'être point trahi, l'on doit
Garder pour la soif une poire,
Et surtout une bague au doigt!

Du gibier que Gnide voit naître
Un amateur, trop pétulant,
Au centre d'un rosier pénètre,
Croyant trouver.... le merle blanc.
D'un serpent caché sous l'amorce
Le dard apprend au maladroit
Qu'à Gnide, entre l'arbre et l'écorce
Il ne faut pas mettre le doigt

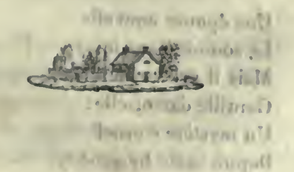
Veut-on marier une fille,
On vante son cœur excellent;
C'est, dit la mère de famille,
Un puits de vertu, de talent.
Un sot épouse la donzelle,
Et voit, fort à l'aise, je crois,
Qu'elle avait, étant demoiselle,
Du talent jusqu'au bout des doigts.

Lise, sur ma bouche indiscrète
Tu mets envain ton joli doigt,

Je dirai l'atteinte secrète
Dont l'amour te blesse à bon droit :
De cette douce meurtrissure
Pourquoi me dérober l'endroit?
Il faut bien que sur ta blessure
Le médecin mette le doigt.

Plus de gaîté que de richesses,
Bon pied, bon œil, bon appétit,
Un ami sûr, gentes maîtresses,
Chaussure large, et lit petit ;
Ne boire que dans un grand verre,
Ne loger qu'en des cœurs étroits :
Voilà le vrai bonheur sur terre,
Si je sais compter sur mes doigts.

M. Jacinthe Leclère.



LA DEMOISELLE ET LE DIABLE.

ROMANCE.

Air : Un beau matin Lucette.

Sous féminin visage,
Un jour l'esprit malin
Par un preux chatelain
Fut pris en mariage;
Mais ce noble mortel
N'en eut peur ni dommage,
Tant est grand le courage
Du seigneur d'Arondel

Une épouse nouvelle
Le soumit à ses lois;
Mais il prit cette fois
Gentille damoiselle:
Un mystère éternel
Depuis cette hyménée,

Cache la destinée
Du seigneur d'Arondel.

Sans devenir bigame,
Vous qui voulez savoir
S'il est plus doux d'avoir
Fille ou lutin pour femme,
Devers ce vieux castel
Allez... et je suppose
Que vous saurez la chose
Du seigneur d'Arondel.

M. Camille.

LE VOYAGE.

Air : Toute la nuit quand je sommeille.

Lorsque l'homme entre dans le monde,
L'espérance enivre son cœur,
Tout lui sourit, tout le seconde,
Il ne rêve que le bonheur.
Si la Raison lui dit : Sois sage,

L'Amour lui dit qu'il a vingt ans.
Des fleurs cachent la faux du Temps,
Quand on commence le voyage.

Brillant de force et de jeunesse,
Il n'écoute que ses desirs,
Et, dans son imprudente ivresse,
Il savoure mille plaisirs.
Sans deviner des jours d'orage,
De tous ces biens il prend sa part,
Et dit: « Nous compterons plus tard,
« Je suis au milieu du voyage. »

Mais arrive la cinquantaine,
Tout change alors autour de lui;
Sa marche devient incertaine,
Il sent la tristesse et l'ennui.
Et détrompé, selon l'usage,
Sur l'amour et sur l'amitié...
« Quoi! dit-il, d'un air effrayé,
« Je suis aux trois quarts du voyage! »

Regrettant dans la solitude
Les beaux jours qu'il a vu finir,

Par le travail et par l'étude
Il espère un doux avenir.
Oui, mais quand l'homme arrive à l'âge
Où l'on peut penser et sentir,
Tout bas le Temps vient l'avertir
Qu'il est à la fin du voyage.

M. Brazier.

A BÉRANGER.

Air du verre.

Oui, Béranger, je les ai lus
Ces couplets malins, pleins de grace,
Où tu frondes tous les abus
Avec tant d'esprit et d'audace.
Des sots, que tu mets aux abois,
Redoutant pour toi quelque outrage,
Je me suis écrié vingt fois :
Que ce *Trembleur* * a de courage!

* Les vers et les mots imprimés en italique sont ou des vers tirés des chansons de M. Béranger, ou les titres de ces mêmes chansons.

Ne parlons point de nos aïeux,
Je suis vilain, et c'est te dire
Que des grands, des ambitieux,
Des *Ventrus,* des fats, j'aime à rire.
Que *la Censure,* autre fléau,
Blâme ton *Traité politique,*
Je me range sous ton *Drapeau,*
Et vote pour ta *République.*

Pour narguer les *Intolérants,*
Qu'un seul mot scandalise et blesse,
Là, près du *Dieu des bonnes gens*
Gaîment nous irons à confesse.
Je veux surtout que ton *Curé*
Prenne soin de ma conscience:
Du pardon, quand je pécherai,
Il me laissera l'espérance.

Les vrais lurons, *les bons Français,*
Formant une *Sainte alliance,*
Rediront, dans leurs gais couplets,
Respectez mon indépendance;
Et dans *ton petit Coin* charmant
En paix *l'Exilé* pourra rire:

La police probablement
Ne dira pas qu'on y *conspire.*

Ah! lorsque *le bon Dieu* te fit,
En toi plaçant notre espérance,
Il dit : *Chante, pauvre petit,*
Pour charmer les maux de la France :
Tu remplis ta *Vocation,*
Tu plais, souvent ta Muse étonne;
Aussi, dans son émotion,
Tout Français chante ta *Couronne.*

Si le ciel exauçait mes vœux,
J'éprouverais *la double Ivresse*
D'entendre tes refrains joyeux
Et de les applaudir sans cesse.
Viens chez moi, sûr que sans le vin
Trop souvent la gaîté sommeille,
Je t'en promets un tonneau plein
Si l'on *te vole ta Bouteille.*

Tu parais, ta Muse sourit,
Salut, aimable philosophe!
Permets que de *ton pauvre Habit*

Ma main touche *la mince Étoffe*.
Prends place, *Trinquons !* sans façon,
C'est aujourd'hui *la grande Orgie*,
Jusqu'à *ta dernière Chanson*
Coulera la liqueur chérie.

Le *Temps*, que tu sais embellir,
T'outragerait ? comment le croire!
Béranger, *ce n'est pas vieillir*,
Lorsqu'on travaille pour *la Gloire.*
Le laurier qui pare ton front
Des *Hivers* brave l'inclémence;
Les *Ages futurs* rediront :
Honneur à l'enfant de la France!

M. P. Béchu.



LE NÉCESSAIRE

ET

LE SUPERFLU.

Air : Entendez-vous le son de la musette.

Pourquoi faut-il que toujours on confonde
Le nécessaire avec le superflu !
Le superflu paraît à tant de monde
Au nécessaire être inhérent et dû.
Je puis ici démontrer le contraire ;
Car, parmi vous, amis, pour être élu,
Franche gaîté, voilà le nécessaire ;
Esprit mordant, voilà le superflu.

Beaucoup de gens, que l'intérêt maîtrise,
Font de l'hymen un commerce honteux :
Que je les plains de leur lourde méprise !
Puissante dot n'offre qu'un bien douteux...
Qui n'aime pas, très rarement sait plaire.

J'aimais ma femme, et de là j'ai conclu,
Que son amour était le nécessaire,
Et que sa dot était le superflu.

Homme imprudent, hé quoi! tu t'achemines
Vers le sentier qui conduit aux honneurs!
Ne vois-tu pas qu'il est jonché d'épines,
Bien qu'à tes yeux il présente des fleurs?
Un trop haut rang au repos est contraire;
Un nom modeste en tous les temps m'a plu:
La paix du cœur, voilà le nécessaire;
Biens et grandeurs voilà le superflu.

Encore imbu d'une erreur trop commune,
Pensant ainsi rencontrer le bonheur,
Combien de gens ont cherché la fortune,
Trop souvent même aux dépens de l'honneur!..
Et, cependant, pour ce vieux militaire,
Ayant de tout un besoin absolu,
Avoir l'honneur, voilà le nécessaire;
Avoir de l'or, voilà le superflu.

Quand, chaque jour, je trouve par le monde
Des insensés sur lesquels je gémis,

Qui vont partout répétant à la ronde :
Je suis heureux, j'ai de nombreux amis...
Je me rappelle un avis salutaire
Que jeune encore en quelque endroit j'ai lu :
« Un ami vrai, voilà le nécessaire;
« Beaucoup d'amis, voilà le superflu. »

Je pense avoir prouvé l'incohérence
De ces deux points qu'on voudrait réunir.
Si j'avais tort, plaignez mon ignorance,
Au but moral j'ai voulu parvenir.
Si j'ai raison, qu'un flatteur mercenaire
N'exalte point ces couplets impromptu;
Être estimé, voilà le nécessaire;
Être prôné, voilà le superflu.

M. Hippolyte Sybille.



LA CHANDELLE.

Air de Julie,

ou air de la Colonne.

Dissipez-vous, ténèbres du Parnasse!
Crie un auteur qui marche en tâtonnant;
L'oubli survient, le saisit, le terrasse,
Du rimailleur le nom meurt en naissant.
Moi, tout craintif, à mon secours j'appelle
De gais chanteurs dont le sort est plus beau,
Pour me laisser à leur brillant flambeau
Allumer un bout de chandelle.

Eugène adore une femme charmante
Qui, par malheur, estime son époux;
Mais celui-ci, d'une humeur méfiante,
Bientôt se livre à des transports jaloux;
Dès ce moment, son épouse chancelle,
Avec Eugène elle cède au plaisir :

Toujours la gêne allume le desir,
Le desir éteint la chandelle.

Une voisine, aimable couturière,
Éveille en moi l'ardent besoin d'aimer :
De ma chandelle éteignant la lumière,
Chez Louison je vais la rallumer.
En même temps je lui dis qu'elle est belle,
Qu'on doit trouver près d'elle le bonheur;
Et c'est ainsi que j'enflamme son cœur,
Tout en allumant ma chandelle.

J'aime beaucoup les mœurs patriarcales,
Dévotement j'ai toujours admiré
Du bon Jacob les vertus conjugales,
Le dévoûment qu'Abraham a montré.
Pour conserver une race fidèle
Que par sa femme il ne peut augmenter,
Avec sa bonne il va cohabiter,
Et Sara leur tient la chandelle.

Le directeur d'un théâtre en province
Avec effroi se voit abandonné,
Les frais sont grands et la recette est mince,

Chaque moment enlève un abonné.
Pour ramener un public trop rebelle,
Il chasse l'huile et du gaz fait les frais,
Mais, ses acteurs restant toujours mauvais,
Le jeu ne vaut pas la chandelle.

Un vieux Crésus, suant l'économie,
Prêche à son fils combien l'argent est cher;
En discutant il éteint sa bougie,
Car pour causer il ne faut pas voir clair.
Hélas ! en vain il pérore, il querelle,
Sur l'héritier il veut greffer ses goûts;
Mais dès qu'il meurt soudain par les deux bouts
L'étourdi brûle la chandelle.

De longs calculs que chaque jour ramène,
Avant le soir m'interdisant les vers,
M'offrent au moins, pour couronner ma peine,
Des résultats satisfaisants et clairs;
Mais Apollon trahit souvent mon zèle,
L'obscurité s'attache à mes couplets :
C'est qu'au soleil, si mes calculs sont faits,
Mes vers naissent à la chandelle.

M. Armand Sulzer.

LES TRENTE BEAUTÉS D'HÉLÈNE.

Femme qui veut passer pour belle
Doit posséder les trente appas
Que réunissait jadis celle
Qui fit pour Pâris un faux pas ;
A savoir : trois petites choses,
Trois blanches, trois noires, trois roses ;
Trois objets larges, trois étroits,
Trois courts, trois longs, trois gros, et trois
De délicate contexture,
Complètent la nomenclature.

Que la prétendante ait d'abord
Gorge qui pas trop ne foisonne ;
Pied petit et bouche mignonne ;

Qu'avec ses dents l'albâtre ait tort ;
Qu'à ses jolis ongles l'ivoire
Sans peine cède la victoire,

Et qu'avec sa peau de satin
La neige elle-même redoute
D'engager un moment la joûte.

Qu'un œil noir relève son teint;
Que noire soit sa chevelure,
Noire la pudique fourrure
Qui sert de voile à la candeur

Qu'amour en effleurant sa joue
Sur un lit de roses se joue;
Qu'il les moissonne en pleine fleur
Sur une lèvre purpurine,
Et sur une double colline
Plus bas se retrouve en boutons.

Qu'une large et commode arène
Sépare ces deux arcs d'ébène
Dont à bon droit nous redoutons
L'atteinte rapide et certaine;
Que vaste aussi soit le domaine
De ces globes voluptueux
A qui, bien que jumeaux, l'on passe

De mettre entre eux beaucoup d'espace :
Et que larges surtout soient ceux
De la mappemonde charmante,
Qu'autrefois la Grèce savante
Chez Callypige parcourait.

Mais qu'étroite soit la mesure
De la bouche, de la ceinture;
Étroit le portique discret
De la séduisante chapelle
Où l'office du soir n'appelle
A la fois qu'un seul bienheureux !

De cette qualité secrète
Qu'un pied nain soit le sûr prophète;
Qu'avec ce présage amoureux
Les dents, d'une hauteur pareille,
S'accordent ainsi que l'oreille.

Qu'une forêt de longs cheveux,
Tour à tour parure innocente,
Sous une main svelte, élégante,
Rassemble ses anneaux nombreux ;

Tour à tour flottant dispersée,
Vienne d'une taille élancée
Caresser le riant contour.

Que d'une croupe bien moulée,
Que d'une cuisse potelée,
Et d'un mont semé par l'amour
Du plus joli gazon du monde,
L'élastique embonpoint réponde
A l'appel de la volupté :

Qu'une jambe fine et légère
Soit la colonne nécessaire
De ce temple de la beauté.
D'orner le front d'une prêtresse,
Que ses cheveux, par leur finesse,
Méritent d'emporter l'honneur ;
Et quand parfois du sanctuaire
La porte s'ouvre au téméraire,
Qu'en accordant cette faveur,
Des doigts subtils, rivaux d'adresse,
De grace et de délicatesse,
Mettent le comble à sa ferveur!

Pour belle on ne passe à Cythère

Qu'en possédant tous ces appas;
Qui n'en a guère ne l'est guère;
Et qui n'en a point ne l'est pas.

M. Jacinthe Leclère.

L'OPTIMISTE.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Que le censeur, dans son délire,
Se plaise à fronder nos travers;
Un plus doux sentiment m'inspire,
Je vois en beau tout l'univers!
Bercé par ce riant mensonge,
Tout se montre au gré de mes vœux:
Mes chers amis, si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

Lorsque d'une bouche jolie
On obtient des aveux charmants,
Faut-il croire à la perfidie
Et troubler d'aussi doux moments?

Non, non, plus l'erreur se prolonge
Plus j'ai d'instants délicieux :
Mes chers amis, si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

Quand je vois les fleurs, la verdure,
L'eau limpide, et l'azur des cieux,
Faut-il penser que la nature
Doit un jour s'éteindre à mes yeux!
Tout plein de l'extase où me plonge
Ce spectacle majestueux,
Mon cœur me dit : Si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

Quand l'amitié répand ses charmes
Sur des cœurs qu'elle a réunis,
Faut-il songer, hélas! aux larmes
Qu'ont fait couler de faux amis?
Croyons que, dupes d'un mensonge,
Nous avons pu mal juger d'eux...
Mes chers amis, si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

Lorsque la douce bienfaisance

De l'indigent sèche les pleurs,
Faut-il penser que l'opulence
Souvent insulte à nos malheurs!
Au bien seul le vrai sage songe;
Il ne voit que cœurs vertueux.
Mes chers amis, si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

Bannissons, malgré l'étiquette,
Le froid boston et l'écarté,
Et rappelons la chansonnette,
Aimable enfant de la gaîté!
Que plus d'un repas se prolonge
Au bruit de nos refrains joyeux...
Mes chers amis, si la vie est un songe,
Tâchons du moins, tâchons qu'il soit heureux.

M. E. Lédo.



LE CONGRÈS JÉSUITIQUE.

Air : Tra là, là.

Intriguons,
Composons
Pamphlets, journaux et sermons; } *Refrain en chœur.*
Aveuglons,
Et poussons
Notre siècle à reculons.

On a beau crier *holà,*
Les enfants de Loyola
De ces cris se moqueront
Et de nouveau régneront.

Intriguons, etc.

On vante les Massillon,
Les Bossuet, les Fénelon,
Nous ferons bientôt, morbleu!

Jeter leurs écrits au feu.

Intriguons, etc.

Bravons les lois et Thémis,
Tout doit nous être permis :
Poison, viol, assassinat ;
Exemple l'abbé Mingrat.

Intriguons, etc.

Des peuples, nos serviteurs,
Nous nous disons les pasteurs :
Quand pourrons-nous, mes amis,
Tondre et manger nos brebis !

Intriguons, etc.

Voyez-vous partout roulants
Ces chars pompeux et brillants?
Chilpéric était bien mieux
Dans une charrette à bœufs.

Intriguons, etc.

Nous bâtirons, à grands frais,
Des églises, des palais;
Nous logerons nos vasseaux
Sous des huttes de roseaux.

Intriguons, etc.

Nous ferons incessamment
Canoniser saint Clément;
On mettra dans l'almanach
Le nom de saint Ravaillac.

Intriguons, etc.

Nous pourrons, comme autrefois,
Créer, déposer les rois;
Quand Rome l'aura voulu
Le prince sera tondu.

Intriguons,
Composons
Pamphlets, journaux et sermons;
Aveuglons,

Et poussons
Notre siècle à reculons.
L'ERMITE DE LA CHOPINETTE.

ENCORE UN' CHANSON.

Air : Encore un quart'ron, Claudine.

Moi qui n'me lasse guère
De chanter un Bourbon,
Je m'dis la s'main'dernière :
« V' là la Saint-Charles... bon.
« Encore un'chanson
« A faire,
« Encore un'chanson. »

Quand vient l'anniversaire
D'un monarque aussi bon,
Je n'suis pas en arrière,
Et j' trouve à ma façon
Encore un'chanson

A faire,
Encore un' chanson.

Pour dire qu'il sait plaire
Pour plus d'une raison,
Et que la France entière
Aime à bénir son nom,
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

Jamais c' roi qu'on révère
Ne passe un jour, dit-on,
Sans r' lever un' chaumière,
Sans r' bâtir un' maison.
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

Et pour chanter la mère
De ce petit Bourbon,
Qui d'Henri son grand-père
Soutiendra le renom!...
Encore un' chanson

A faire,
Encore un' chanson.

Et ce princ' populaire*,
Qui va, plein d'abandon,
Soulager la misère
Jusqu'au fond d'un' prison.
Encore un' chanson
A faire,
Encore un'chanson.

Et c' t'ange tutélaire**,
La gloire de son nom !...
Que l' pauvr' dans sa prière
Invoque avec raison.
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

En France tout prospère,
Chantons à l'unisson;

* Monseigneur le Dauphin.

** Madame la Dauphine.

Et, dans un an, j'espère,
Nous aurons su' l'même ton
Encore un' chanson
A faire,
Encore un' chanson.

M. Brazier.

NE VOUS PLAIGNEZ PAS.

ROMANCE CLASSIQUE.

Air du Carnaval (de Béranger).

Amants, amants, dont l'ardeur éternelle
D'un tendre objet ne peut rien obtenir,
Loin de sécher aux pieds de la cruelle,
Bannissez-la de votre souvenir.
Mais, par malheur, au dieu qui vous enflamme
Si la raison livre de vains combats,
Cachez le trait qui déchire votre ame;
Aimez, souffrez, mais ne vous plaignez pas.

Si par caprice , ou bien par fantaisie ,
On vous fait peur d'un rival odieux ,
Couvrez l'excès de votre jalousie
Sous un air tendre et surtout gracieux.
Dans ses calculs si votre ame est trompée ,
Un mot à part , rendez-vous à deux pas ;
On a du cœur, vous avez une épée;
Tuez votre homme et ne vous plaignez pas.

Voyez ce fou que son amante attrape ,
Pâle et maigri , de douleur expirant ,
Quand loin de lui la belle rit sous cape
Entre les bras d'un nouveau soupirant.
Pourquoi gémir de perdre une conquête
Que trop souvent on obtient sans combats ?
Amants , amants que trompe une coquette,
Trompez-en mille , et ne vous plaignez pas.

M. Benjamin A.



LE CREDO FRANÇAIS.

Air : Ah ! ma mère, est-c' que j' sais ça ?

ou : Amis, plantons du raisin.

Avec le juif, l'hérétique,
Mon accord va *crescendo*,
Car je puise ma logique
Dans *Pater, Ave, Credo.*
Ainsi, la douce indulgence,
L'amour, l'amitié, la paix,
Établissent ma croyance :
Voilà le *Credo* français.

Chez nous, de l'omnipotence
Nul pape ne tâtera ;
Jamais sur le roi de France
Aucun chef ne planera !
A le prouver je déclare
Que toujours nous sommes prêts !

Le sceptre avant la tiare :
Voilà le *Credo* français!

Je chéris et je vénère
Le charitable pasteur
Qui des pauvres est le père
Et qui s'adresse à mon cœur.
Lorsque de l'auteur suprême
Il proclame les décrets,
Je crois entendre Dieu même :
Voilà le *Credo* français.

Mais les cafards, c'est notoire,
Fussent-ils mitrés cent fois,
Aux enfants de la victoire
Ne dicteront pas des lois!
De leur tourbe diffamée
Les éphémères succès
Se réduiront en fumée :
Voilà le *Credo* français.

Qu'on limite la pensée,
Ce sera pour peu d'instants!
Comme le Nil, élancée

En riches débordements,
Je vois ses clartés fertiles,
Pour étendre ses bienfaits,
Purger le sol de reptiles :
Voilà le *Credo* français.

Tout en lutinant les belles,
Je crois que nos jeunes gens
Sont des disciples fidèles
Des héros de tous les temps;
Pour l'honneur, le roi, la France,
Qu'ils n'hésiteraient jamais
A donner leur existence :
Voilà le *Credo* français.

Enfin je crois que, chérie
Par l'esprit, l'urbanité,
Sans trouble, un jour, ma patrie
Connaîtra la liberté.
S'il survient quelques nuages,
C'est qu'il faut payer les frais
De tous les apprentissages :
Voilà le *Credo* français.

M. J. DUSAULCHOY.

L'AUTOMNE.

Air : A boire, à boire.

L'automne (*bis.*)
Nous donne pour leçon :
Entonne (*bis.*)
Le vin et la chanson.

De couplets très sobre,
Je me tais l'été,
Mais le mois d'octobre
Me rend ma gaîté.

L'automne, etc.

Les fleurs dépérissent,
Mais de jour en jour
Les raisins mûrissent.
Chacun a son tour.

L'automne, etc.

La feuille moins belle
Tombe en se fanant.
Le Buveur chancelle,
Mais en fredonnant :

L'automne, etc.

Octobre offre encore,
Les plus beaux desserts ;
Comme il fait éclore,
Les plus doux concerts !....

L'automne, etc.

Le piqueur qui chasse
Le cerf aux abois,
En vidant sa tasse
Chante au fond du bois :

L'automne, etc.

L'oiseau du bocage
Chante comme un fou
Quand sous le treillage

Il a bu son soûl.

L'automne, etc.

Momus redemande
Ses enfants chéris ;
Bacchus le commande,
Rentrons à Paris.

L'automne, etc.

Au plaisir fidèles,
Gaîment attaquons
Les chansons nouvelles
Et les vieux flacons.

L'automne, etc.

Quittons la campagne,
Joyeux chansonniers,
Au bruit du Champagne
Et du Désaugiers....

L'automne, *(bis)*

Nous donne pour leçon :
Entonne *(bis).*
Le vin et la chanson.

BRAZIER.

LES CONTRE-MARQUES.

Air : Un homme peut faire un tableau.

Il est certain que bien souvent
En ce monde, où tout se remplace,
On court le risque en se levant
De ne plus retrouver sa place.
Ne rentre pas toujours qui sort,
Souvent j'ai fait cette remarque :
Voilà pourquoi j'approuve fort
L'usage de la contre-marque.

Le jeune Ormond ayant mangé
Sa fortune avec une belle,
Comme de droit eut son congé;
Mais tout d'un coup on le rappelle.

Ah! dis-moi, bienheureux amant,
D'où vient l'amour que l'on te marque?
De ton oncle le testament
Te sert, je crois, de contre-marque.

Mondor en digérant se dit :
« C'est pourtant beau d'être poète!
« Plus d'un auteur vend de l'esprit,
« Moi je veux en faire l'emplette. »
Pour voir son nom loué, fêté,
Et prôné par maint Aristarque,
Pour tricher la postérité,
Il achète une contre-marque.

En France et dans d'autres pays,
Maint édit qui parut très sage
D'Ignace engagea les bons fils
A plier promptement bagage.
Mais depuis quelque temps je vois
Ces ennemis d'un bon monarque
Faire leur rentrée en sournois
Sans présenter de contre-marque.

Mes amis, si dans ce moment

Caron venait ici me dire :
Avec moi descends à l'instant
Au fond du ténébreux empire,
Je lui dirais : « Mon cher Caron,
« Avant de monter dans ta barque,
« Laisse-moi vider mon flacon,
« Puisque je sors sans contre-marque. »

M. Armand SULZER.

A MADEMOISELLE

PAULINE,

ACTRICE DU THÉATRE DES VARIÉTÉS ;

A l'occasion d'une charade faite sur son nom, et insérée dans un journal.

Hier, tout me le persuade,
J'ai su deviner la charade
Qui fut faite sur votre nom.
Pour moi, quelle bonne fortune!
Car, jusqu'à cette occasion,

Je n'en avais compris aucune.
Je lus avec attention :
« Quant à mon tout, sans flatterie,
« C'est une actrice fort jolie
« Dont voici le signalemen. »
Bref, l'auteur, très habilement,
Me fit un portrait si fidèle,
Que bientôt je reconnus celle
Qui m'avait charmé tant de fois ;
Qui sait, d'une grace enfantine,
Sous le costume d'autrefois,
Embellir la simple *Angéline;*
Qui, changeant d'humeur et d'accents,
Reparaît, en actrice habile,
Sous les dehors les plus piquants
D'une coquette de la ville,
Ou sous le modeste chapeau
D'une villageoise naïve,
Ou sous la gaîté franche et vive
De la fille du porteur d'eau :
Oui, c'est vous, charmante *Pauline,*
Aucun signe n'était douteux.
Ah! que d'attraits! sans compter ceux
Qu'on ne voit pas mais qu'on devine.

Combien j'aime votre talent !
Dans mainte scène à sentiment,
Votre figure, qui s'anime,
Nous peint l'amour le plus touchant;
Votre bouche fort bien l'exprime...
Mais c'est notre cœur qui le sent.
A ce petit pied qu'on admire,
Ce jeu décent, cette candeur,
Que la charade a su décrire;
A cet esprit, ce doux sourire,
A ce son de voix enchanteur,
A ce coup d'œil très peu sévère,
Je reconnaissais tour-à-tour
Les dons de charmer et de plaire.
Que vous a prodigués l'Amour.

Tout satisfait de mon adresse,
La charade en main je m'adresse
A des amis qui m'entouraient,
Certain qu'ils la devineraient :
« Messieurs, dis-je, il est inutile
« De long-temps chercher, car vraiment
« Le mot à trouver est facile. »
Chacun vous nomma promptement ;

Et certes cela devait être;
Le portrait était ressemblant.
A tant de grace, de talent,
Peut-on ne pas vous reconnaître.

E. A.

LE MALENCONTREUX.

Air nouveau (de M. Lélu').

Elle n'a plus à sa houlette
Le ruban, gage de ma foi;
Plus heureux sans doute que moi,
Un autre flatte la coquette.
Sur ses pas sans cesse je cours
Pour l'assurer que je l'adore,
La méchante me fuit toujours;
Croyez-vous qu'elle m'aime encore?

A tous les garçons du village
Autrefois j'étais préféré;
Elle me trouvait à son gré,

J'étais le plus gai, le plus sage;
Aujourd'hui, sans nulle raison,
Quand je lui dis que je l'adore,
Elle fredonne une chanson;
Croyez-vous qu'elle m'aime encore?

Je viens de la voir, à la danse,
Qui folâtrait avec Lucas,
Sans montrer le moindre embarras
De se trouver en ma présence;
A Lucas elle a dit bonsoir,
Et moi, malheureux qui l'adore,
Elle a feint de ne pas me voir;
Croyez-vous qu'elle m'aime encore?

M. Lélu.

LE GAZ.

Air: Tout ça passe, etc.

Devant le gaz radieux,
Fuyez, chandelle et bougie,

De la lumière des cieux
Nous possédons la magie !
Par son feu qu'on multiplie
Théâtres, palais des grands,
Lieux où règne l'industrie,
Tout ça brille (*bis*) en même temps

On trouve pour les esprits
Un gaz naturel en France;
Malgré d'obscurs ennemis
Sa flamme croît et s'élance :
Éloquence, indépendance,
Magistrats, représentans,
Souverains, gloire, espérance,
Tout ça brille (*bis*) en même temps.

Le gaz de la liberté
Partout s'étend et prospère,
Vainement de sa clarté
On voudrait faire mystère;
Il parcourt toute la terre,
Plaît à tous ses habitants :
Par Buffon, Rousseau, Voltaire,
Tout s'éclaire (*bis*) en même temps.

L'honneur au cœur des Français
Est un gaz dont l'énergie
Sait enfanter des succès,
Que l'histoire au loin publie.
Oui, par son brûlant génie,
Vertus, courage, talents,
Noble amour de la patrie,
Tout s'enflamme (*bis*) en même temps.

Un autre gaz pour nos jours
Est bienfaisant ou funeste,
C'est le gaz dont les amours
Empruntent leur feu céleste.
Ah ! par lui je vous atteste;
Près des tendrons séduisants,
Le cœur, les yeux, et le reste,
Tout s'allume (*bis*) en même temps.

Bacchus a mis dans nos vins
Des gaz que chacun préfère,
Et toujours dans nos festins
Leur effet est salutaire;
Aussi les gaz de Tonnerre,
D'Aï les gaz pétillants,

Dans nos gosiers, à plein verre,
Tout ça coule (*bis*) en même temps.

M. L. Fauchon.

LES VOLEURS.

CHANSON DE CIRCONSTANCE.

Air : Tra la, la.

Au voleur! (*bis*)
C'est ce que l'on crie en chœur:
Au voleur! (*bis*)
Tout le monde meurt de peur.

Dans le faubourg Saint-Germain,
Et dans le quartier d'Antin,
Du soir jusques au matin,
Qu'entend-on sur son chemin?

Au voleur! etc.

J'avais porté mon argent
Chez un banquier obligeant;
Il quitte le continent...
Je m'écrie incontinent :

Au voleur! etc.

Un juif, dans un cas pressant,
Me prête à quinze pour cent,
Et lorsqu'il faut le payer,
Je dis à cet usurier :

Au voleur! etc.

Ah! monsieur, que faites-vous?
Dit Araminte en courroux,
Otez, ôtez votre main,
Ou je vais crier soudain :

Au voleur! etc.

Un monsieur, a l'écarté,
A les rois à volonté;
Fait la *vole*... Sans aigreur,

Moi, je dis à ce monsieur :

Au voleur! etc.

Je connais tel fournisseur
Peu cité pour sa valeur,
Qui, se voyant au miroir,
Cria, tremblant, l'autre soir :

Au voleur! etc.

Me lit-on vers et couplets
Que déja d'autres ont faits,
Je ris de l'auteur borné,
Et je lui dis à son nez :

Au voleur! etc.

L'huissier qui souffle un protêt,
Le marchand qui nous surfait,
Enfin le commis sans foi,
Qui fait valoir son emploi...

Au voleur! *(bis)*

C'est ce que l'on crie en chœur .
Au voleur! (*bis*)
Tout le monde meurt de peur.

M. Coupart.

LE SOLLICITEUR.

Air : Dans un castel.

Eh! quoi j'ai pu d'une impure antichambre
User la rampe un placet à la main,
Et devant toi, mannequin couvert d'ambre,
Offrir mon front au refus inhumain ?
J'étais brûlant, et tu restas de glace;
Humble je fus, tu devins impudent!
Pauvres amis, je n'ai pas eu ma place,
Embrassez-moi, je reste indépendant.

Du dieu Plutus pour enrayer la roue
J'aurais porté le casque ou le turban;
Et, me roulant chaque jour dans la boue,
J'aurais couvert mes taches d'un ruban!

D'un sot flétri trop indulgent paillasse,
J'aurais sauté pour un maître pédant !

Pauvres amis, etc.

Heureux et libre, au sortir d'un vieux lange,
Après avoir fêté la liberté,
J'aurais, voguant sur un fleuve de fange,
Chargé son front de mon bonnet crotté.
Géant d'un jour, j'eusse à la populace,
De mes dîners fait payer l'excédant !

Pauvres amis, etc.

Sous l'aigle altier, on a dû s'en convaincre,
Ils ont fleuri nos lauriers toujours verts;
Mais rassemblé, l'univers a dû vaincre
Ceux qui tout seuls vainquirent l'univers.
Or, pour nos preux, par ordre étant de glace,
J'aurais pu dire : *Ils tremblaient en cédant !*

Pauvres amis, etc.

Arbre pourri d'un sol fécond en ruses,

Adieu, tes fruits sont pour moi sans saveur ;
Reviens, pain bis que pétrissent les Muses,
Tu vaux le blanc qu'avilit la faveur.
Sous mon vieux toit où s'abrite la glace
Il est permis le couplet imprudent.
Pauvres amis, je n'ai pas eu ma place,
Embrassez-moi, je reste indépendant.

M. Ch. HUBERT.

LA GOUTTE D'EAU

DEVENUE

PERLE.

FABLE.

Inconnue à tout l'univers
Une humble goutte d'eau se plaignait de la vie
Qu'elle menait au fond des mers;
De hanter le grand monde elle eût été ravie :
Elle fit tant, qu'un dieu la voulant consoler,
La fit par une huître avaler.

Cette huître n'était pas de celles
Qu'à présent par douzaine on dévore à Paris,
Mais bien de ces nacres si belles
Qu'au bout du monde on recherche à tout prix.
Dans l'estomac de sa brillante hôtesse
La goutte d'eau devint perle bientôt,
Perle de la plus rare espèce :
Un plongeur s'en saisit, et l'offrit aussitôt
A cette fameuse princesse
Qui remplissait alors la terre de son nom,
Et dont les yeux charmants n'avaient jamais dit non,
A Cléopâtre enfin... Quel honneur, quelle gloire,
Pour notre ambitieuse au comble de ses vœux,
De figurer désormais dans l'histoire,
De voir son nom porté chez nos derniers neveux,
D'éclipser et saphir, et rubis, et sardoine,
Bref, d'orner le beau sein que baisaient tour-à-tour
Jules César et Marc-Antoine!
Tant d'éclat ne dura qu'un jour.
Antoine était gourmand, Cléopâtre légère :
Au fier Romain cette belle étrangère,
Voulant, comme preuve d'amour,
Servir un mets qu'une province entière,
Si riche qu'elle fût, n'eût payé qu'à moitié,

Dans du vinaigre sans pitié
Fit dissoudre sa favorite ,
Que Marc-Antoine en salade mangea...
Avec les grands ayez donc du mérite!

Artistes, écrivains , n'avez-vous pas déja
Reconnu ce desir qui pour vous est la vie?
Il vous faut à tout prix de la célébrité.
L'obtenez-vous , adieu votre félicité!
On vous hait en secret : la satire, l'envie,
Acolytes de la faveur,
De vos succès ne sauraient vous absoudre :
C'est le vinaigre où tout votre bonheur
Comme un songe va se dissoudre!

M. Jacinthe Leclère.



LE FAUX BON HOMME.

DIALOGUE

ENTRE LUI ET MOI.

Air : Vieillesse sans regret ;

ou : Il vaut mieux moins d'argent.

(La scène se passe au café Tortoni.)

LUI, m'apercevant, et venant me prendre la main.

Eh! c'est l'ami que j'aime,
Ce bon monsieur Remi!...
De vous revoir ici
Vraiment ma joie est extrême!...

MOI, froidement.

Allons donc! (*bis*)
Vous mentez toujours de même....
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon!

LUI, tout essoufflé.

J'ai toute la journée
Couru pour vous mon cher.
La recette du Cher
Sera pour vous cette année.

MOI, lui montrant le Moniteur.

Allons donc! (*bis*)
Vous savez qu'elle est donnée :
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, avec bonté.

Vous avez quelque dette;
Je connais Saint-Léger,
Il peut vous obliger,
C'est un homme fort honnête.

MOI, lui montrant une lettre de change.

Allons donc! (*bis*)
Vous savez comment il prête....
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, avec malice.

Votre neveu Mabille
Est un charmant garçon,
Il fait mainte chanson;
Dans toutes la gaîté brille!...

MOI, lui montrant un almanach des Muses.

Allons donc! (*bis*)
Vous savez bien qu'il les pille:
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, d'un air affligé.

Je suis comme vous l'êtes,
Indigné pour Dorlis,
Des bons mots que je lis
Contre lui dans les gazettes....

MOI, lui montrant un article de lui.

Allons donc! (*bis*)
Malin, c'est vous qui les faites:
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, d'un air avantageux.

Chacun dit que d'Agathe
Je suis l'amant chéri;
Connaissant son mari,
Je crains que cela n'éclate....

MOI, lui retirant la main qu'il porte à son col.

Allons donc! (*bis*)
Laissez là votre cravate :
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, lisant l'affiche du spectacle.

Savez-vous que Deshaye,
Est un acteur à voir?
Les bravos chaque soir
Font un sabbat qui m'effraie....

MOI, lui montrant un claqueur qui passe.

Allons donc! (*bis*)
Vous savez bien qu'il les paie :
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, me tirant à l'écart.

En tenant sa cravache,
Dorval vient droit à nous;
Prenez bien garde à vous,
Il relève sa moustache.

MOI, à l'oreille.

Allons donc! (*bis*)
Vous savez bien qu'il est lâche:
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

LUI, tirant sa montre.

D'être en retard je tremble...
Je dîne chez Ledur.
Quel royaliste pur!....
L'opinion nous rassemble.

MOI, lui frappant sur l'épaule en riant.

Allons donc! (*bis*)
Vous étiez du club ensemble....
Allons donc! (*bis*)
Vous faites le dindon.

(LUI *s'en alla à gauche,* MOI *à droite, et la conversation finit là.*)

M. BRAZIER.

LE PIRATE.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Sur l'océan notre nef vagabonde
Erre en traçant un humide sillon,
En frémissant la brise agite l'onde,
Et vers son nid revole l'alcyon.
Joyeux marins, oui, que chacun répète
Ce gai refrain qui charme vos instants :
Buvons, chantons, au fort de la tempête,
Bravons, amis, la fureur des autans!

Entendez-vous siffler le vent rapide?
De l'ouragan voilà l'affreux signal!
Vesper voilé ne nous sert plus de guide,
Le timonnier cherche en vain le fanal.
De nos huniers, mousses, gagnez le faîte,

Luttons encor, marins, aux cabestans!
Buvons, chantons, au fort de la tempête,
Bravons, amis, la fureur des autans!

Quoi! dans le port nous attend le naufrage!
De notre proie enfin près de jouir,
De ces trésors, fruits du sang, du carnage,
Faudra-t-il voir l'océan s'enrichir?
Ah! disputons, enfants, notre conquête.
Jusqu'à la fin, valeureux combattants,
Buvons, chantons, au fort de la tempête,
Bravons, amis, la fureur des autans!

Chaque moment voit augmenter l'orage,
Le flot rugit, le ciel est embrasé,
Notre navire échouant sur la plage
En mille éclats bientôt sera brisé.
La coupe en main, comme en un jour de fête,
Narguons la mort, intrépides forbans;
Buvons, chantons, au fort de la tempête,
Bravons, amis, la fureur des autans!

M. Alphonse Signol.

LE VIEUX COUSIN.

A MADAME CAROLINE St.-A***.

Air : Entendez-vous le son de la musette ?

ou : T'en souviens-tu ?

Lorsque l'on fête une aimable cousine,
A la chanter doit se plaire un cousin ;
Qu'esprit, talent, distinguent la cousine,
Ils donneront de la verve au cousin ;
Par l'ame aussi quand brille la cousine,
Avec son cœur s'exprime le cousin :
Tel, inspiré par sa jeune cousine,
De Caroline on voit le vieux cousin.

Furtivement d'un autre la cousine
Souvent vous traite en fortuné cousin ;
Parfois, sans art, une tendre cousine
Aime un peu trop son cher petit cousin ;

Mais ce péril, ici, pour la cousine,
N'existe point de la part du cousin :
D'un grand papa, pour toi, jeune cousine,
Le pur amour guide le vieux cousin.

Te peignant donc ce que je sens, cousine,
De ton époux c'est bien être cousin!
Puisque ardemment il chérit ma cousine,
Je le proclame adorable cousin :
A l'amitié qu'on porte à la cousine
Doit prendre part un si digne cousin :
Charmer ta vie, ô ma jeune cousine,
C'est accomplir le vœu du vieux cousin.

Mais, avant toi, ta mère est ma cousine,
En qualité de femme du cousin ;
Il lui donna son brevet de cousine
Pour m'établir de vous tous le cousin :
Or, je répète à la bonne cousine,
A mon ami, son mari, mon cousin,
Ce que je dis à la jeune cousine :
Comme il vous aime aimez le vieux cousin.

M. J. Dusaulchoy.

BOUQUET

DE LA SAINT-FIACRE,

OFFERT A L'OCCASION DE LA FÊTE D'HORTICULTURE CÉLÉBRÉE DANS LE JARDIN DE FROMONT LE 30 AOUT 1827.

Air: Pour étourdir le chagrin.

Chansonniers, il faut, en rond,
Que l'on cueille
Et qu'on effeuille
Des fleurs sur le double mont
Pour le jardin de Fromont. } *bis, en chœur.*

Comme au patron des jardins,
En ce jour on se consacre,
Nous avons pris des sapins

Pour mieux fêter la Saint-Fiacre.

Chansonniers, etc.

Nous voyons de toutes parts,
Sous des dômes de verdure,
S'unir le charme des arts
Aux trésors de la nature.

Chansonniers, etc.

Si le Louvre offre à nos yeux
Les travaux de la patrie,
La nature offre en ces lieux
Les produits d'son industrie.

Chansonniers, etc.

On pourrait ici, ma foi,
Même étant bon géographe,
Se croire au jardin du Roi,
Si ce n'était la Girafe.

Chansonniers, etc.

Si les Osages pouvaient
Voir ici leurs fleurs sauvages,
Ces braves gens se croiraient
De retour dans leurs parages.

Chansonniers, etc.

En fait d'arbuste étranger,
Nous prisons la reine-claude,
Connaissant un potager
Bien mieux qu'une serre chaude.

Chansonniers, etc.

Nous ignorons tout enfin;
Mais nous sommes, je m'en pique,
Tant qu'il s'agit de raisin,
Très forts sur la botanique.

Chansonniers, etc.

Pour célébrer ce beau lieu,
Il faudrait l'esprit fertile
Des Mirbel et des Jussieu....

Et la lyre de Delille!..

Chansonniers, etc.

Nos patrons n'sont pas vraiment
Deux jardiniers ordinaires :
C'sont des aigles, et pourtant
Chacun se plaît dans leurs serres.

Chansonniers, etc.

A leurs fleurs de tous pays
S'ils font boir'des eaux courantes,
Ils arrosent les amis
Encor bien mieux que les plantes.

Chansonniers, etc.

Une aut'fontaine aujourd'hui
Dans ces lieux a pris sa course * ....
En fait de plaisir, ici,

* On avait inauguré le matin une fontaine.

On est toujours à la source.

Chansonniers, etc.

Sans regret j'ai vu tresser
Ces guirlandes si jolies :
Ces dam's peuvent remplacer
Les fleurs que l'on a cueillies.

Chansonniers, il faut, en rond,
Que l'on cueille
Et qu'on effeuille
Des fleurs sur le double mont
Pour le jardin de Fromont.
bis, en chœur.

MM. Frédéric de Courcy et Charles Plantade.



DISSIMULONS!

Air: Moi j'aime la danse.

Versac dissimule ;
Émule
De plus d'un potentat,
Il dissimule
Par goût, par état.
De grands hommes nous tenant fabrique,
Ce moule à panégyrique
N'a, depuis le consulat,
Qu'une formule :
C'est qu'il dissimule;
Émule
De plus d'un potentat,
Il dissimule
Par goût, par état.

Du pouvoir si tel fidèle apôtre,
Qui nous chantait si bien l'autre,

Paraît aujourd'hui si plat,
Si ridicule,

C'est qu'il dissimule, etc.

Trufaldin, gastronome honorable,
Rempli de moyens à table,
D'en montrer dans le sénat
Se fait scrupule :

C'est qu'il dissimule, etc.

Candide est resté surnuméraire;
C'est qu'il ne sait pas se taire.
Dans un bon canonicat
Laurent cumule....

C'est qu'il dissimule, etc.

Si tel guerrier, que l'on vit naguère
Mettre aux arrêts le saint-père,
Court aujourd'hui d'un prélat
Baiser la mule,

C'est qu'il dissimule, etc.

Si tel dévot, de pudeur insigne,
Sous une feuille de vigne
Fait cacher le mâle éclat
Du fier Hercule,

C'est qu'il dissimule, etc.

Sur l'habit de ce grand personnage
D'où vient que pour apanage
On voit crachat sur crachat
Qu'on accumule?

C'est qu'il dissimule, etc.

Voyez ce fonctionnaire en herbe
Adoucir son œil superbe;
Tant qu'il n'est que candidat,
Tant qu'il postule,

Comme il dissimule! etc.

Ce ministre est un aigle, à l'en croire:
Mais si vraiment notre gloire
Est au fond le résultat

Qui le stimule,

Comme il dissimule !!! etc.

Et ce bon père à la voix traînante
Qui d'une chambre gênante
Voudrait faire sans mandat
Une cellule,

Comme il dissimule ! etc.

Vous dont la religion commode
N'est qu'une affaire de mode,
Imitez ce doux béat
Qui la spécule...

Comme il dissimule ! etc.

Pour moi je prends ce moyen facile ;
Pour que vers mon domicile
Le trop plein du *syndicat*
Parfois circule,
Moi je dissimule ;
Émule

De plus d'un potentat,
Je dissimule
Par goût, par état.
M. Jacinthe Leclère.

PAUVRE THOMAS.

Air : Avecque mie, avecque ma, avecque ma marmotte.

Quittant pour un procès maudit
Sa vilette natale :
Thomas veut montrer son esprit
Dans cette capitale ;
Mais de sa bonhomie, hélas !
On se moque à la ronde.
Pauvre Thomas
Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

Au théâtre il voit réussir
Un fort mauvais ouvrage,
Je ne puis, dit-il, définir

Cet aveugle suffrage ;
On applaudit à tour de bras ,
Du parterre au seconde...!

Pauvre Thomas , etc.

S'extasiant sur la beauté
De plus d'une coquette :
Ah! (dit Thomas tout enchanté ,
En prenant sa lorgnette)
Quelle fraîcheur et quels appas
Je vois à mainte blonde..!

Pauvre Thomas, etc.

De voir les députés , un jour ,
Il eut très grande envie ;
« Jamais , dit-il , un calembour ,
« Une plaisanterie ,
« Ne se trouvent dans leurs débats ,
« Dans leur grave faconde..! »

Pauvre Thomas , etc.

Thomas se présente au palais
 Sans crainte qu'on le gruge;
Et prétend gagner son procès,
 Sans avoir vu le juge :
Sur le bon droit, en pareil cas,
 Tout son espoir se fonde...

Pauvre Thomas, etc.

Enfin Thomas rentre éperdu;
 O disgrace commune!
« Amis, dit-il, j'ai tout perdu,
 « Mon procès, ma fortune;
« Venez me consoler, hélas!
 « Dans ma douleur profonde... »

Pauvre Thomas
Ne connaît pas
L'usage de ce monde.

M. E. A. Arnal.

L'ILLUSION.

ROMANCE.

Air : Je te perds, fugitive espérance.

Illusion, aimable fée,
Sans t'éclipser avec les nuits,
Comme les songes de Morphée,
Tu sais endormir nos ennuis :
Sur nos cœurs ta douce influence
Corrige un destin rigoureux ;
C'est le plaisir de l'opulence,
C'est le bonheur du malheureux.

L'Amour dans les bosquets de Gnide
Par l'Espérance fut nourri ;
Mais bientôt, sous sa lèvre avide,
Le nectar léger fut tari.
D'elle tu reçus en sevrage
Le petit souverain des dieux ;

Et, pour captiver le volage,
D'un bandeau tu couvris ses yeux.........

D'un esprit jaloux ta puissance
Prévient les soupçons, les fureurs;
Ta main prodigue à l'innocence
Songes riants, douces erreurs;
Sous ton voile, beauté coquette
Nous paraît belle de candeur;
Prisme magique, ta baguette
Embellit même la laideur.

Jusqu'à la fin l'homme caresse,
Grace à ton charme séducteur,
Et ses doux rêves de tendresse,
Et ses longs projets de bonheur:
Il voit l'avenir sans envie,
Il voit le passé sans regrets,
Et sourit encore à la vie
En s'endormant sous un cyprès.

M. Camille.

JE NE CHANTERAI PLUS.

CHANSON

ÉCRITE SOUS LA DICTÉE D'UN CONFRÈRE.

Air: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Toujours chanter c'est un abus, } *bis, en*
Non, non, je ne chanterai plus! } *chœur.*

J'étais écolier, je l'assure,
En mil sept cent quatre-vingt-sept,
Quand je lançai dans le *Mercure*
Un matin, mon premier couplet.

Toujours chanter, etc.

Un maudit régent de collége,
L'abbé Cinglant, pour ce méfait,
Me fit, messieurs, vous le dirai-je?

Me fit administrer le fouet.

Toujours chanter, etc.

Le scandale était ma marotte,
Et je m'en donnais à gogo
Sur la comtesse de La Motte,
Sur Rohan, sur Cagliostro.

Toujours chanter, etc.

J'ai chanté, de fil en aiguille,
Le roi, la reine, et le dauphin,
Tous les princes de la famille,
Et d'Orléans, ce bon cousin.

Toujours chanter, etc.

V'là qu'un jour on prend la Bastille :
Honneur aux Éats-Généraux !
Les chiffonniers de la Courtille
De nos princes sont les égaux.

Toujours chanter, etc.

Pourtant, mes amis, c'était drôle ;
Partout on chantait *Ça ira!*
On m' dit : « *Chantez la carmagnole,*
« Chantez, ou bien on vous pendra. »

Toujours chanter, etc.

On proclame la république ;
Il faut des chants républicains :
Méhul en fera la musique;
C'est le Tyrthé des jacobins.

Toujours chanter, etc.

Pour organiser son système ;
Le diable eut, sarpejeu, beau jeu :
Je ne sais quel être suprême
Avait remplacé le bon Dieu.

Toujours chanter, etc.

J'ai chanté la fonte des cloches,
J'ai chanté la fonte des saints :
Tous les jours nouvelles bamboches,

Et tous les jours nouveaux refrains.

Toujours chanter, etc.

Cependant lorsque je contemple
Cette tour, cet affreux beffroi,
Je chante, en regardant le Temple,
Sur l'air : *O Richard! ô mon roi!*

Toujours chanter, etc.

Un jour de fête décadaire,
La Raison, parlant par respect,
Aux badauds montrait le derrière;
J'en ai ri, me voilà suspect.

Toujours chanter, etc.

Aux Pantarques du directoire
Je décoche un refrain; soudain
On me met dans la chambre noire,
Sur un ordre signé *Sottin.*

Toujours chanter, etc.

Sous le consulat et l'empire,
J'ai ri du grand Napoléon :
Le duc d'Otrante, au lieu d'en rire,
Me fait loger à Charenton.

Toujours chanter, etc.

Que veut cette horde d'esclaves?
Aux arm', aux chansons, mes amis!...
Nous entonnons l'*Hommage aux braves* :
Voilà les Russes dans Paris.

Toujours chanter, etc.

Puisqu'il a perdu la bataille,
Au diable soit l'usurpateur!
Louis revient : vaille que vaille
Nous lui brochons l'*Élan du cœur*.

Toujours chanter, etc.

Mes bons amis, vous savez comme,
Avec l'époque des cent jours,

Nous rechantâmes le grand homme,
Sur l'air des *Anciennes amours*.

Toujours chanter, etc.

Pourtant, vous devez me comprendre,
Il a fallu changer de ton,
Pour le magnanime Alexandre,
Le roi de Prusse et Wellington.

Toujours chanter, etc.

Or donc, sans calculer les suites
Qu'auront un jour ces chansons-là,
Nous allons chanter les Jésuites!
Puisque enfin, messieurs, les voilà.

Toujours chanter, etc.

Aujourd'hui chaque chansonnette
Me vaut cent francs chez le préfet;
Mais, dans mainte et mainte gazette,
On me donne maint camouflet.

Toujours chanter c'est un abus, } *bis, en*
Non, non, je ne chanterai plus. } *chœur.*

Pour copie conforme,

L'Ermite de la Chopinette.

LE MOINE,

OU LA TENTATION.

Air de la walse des Comédiens :
ou : Du premier prix.

Disparaissez, voluptueux fantômes,
Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu !
Gardiens ailés des célestes royaumes,
Prenez pitié d'un serviteur de Dieu.

Quand la nuit sombre obscurcit ces murailles,
Tristes garants d'une austère prison,
Pour apaiser le feu de mes entrailles
J'appelle en vain l'appui de l'oraison.

Sur ce grabat, entouré de cilices,
Je forme en vain de saintes volontés;
Satan, vainqueur de profânes délices,
Poursuit toujours mes yeux épouvantés.

Sous les berceaux de ce cloître gothique
Je vois errer des spectres ravissants;
Leur front est pur, leur sourire angélique,
Et le plaisir entre par tous mes sens.

N'êtes-vous pas ces nymphes bocagères
Que les païens adoraient autrefois?
De grace, ouvrez vos tuniques légères,
Filles du ciel, est-ce vous que je vois?

Ange ou démon, toi, dont la chevelure
D'un cou d'ivoire ombrage le contour,
Viens, laisse-moi dénouer ta ceinture;
Viens, plongeons-nous dans des torrents d'amour.

Mais de la croix le signe salutaire
A dissipé ces enfants de l'erreur,
Et le front pâle, appuyé contre terre,
Je tremble encor de desir et d'horreur.

Disparaissez, voluptueux fantômes,
Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu!
Gardiens ailés des célestes royaumes,
Prenez pitié d'un serviteur de Dieu.

Je t'appartiens, Dieu cruel, sois mon maître,
J'immolerai mes desirs renaissants...
Je l'ai promis... Mais devais-je promettre
D'anéantir tes plus riches présents?

Le désespoir s'empare de mon ame.
Eh quoi! jamais, de peur d'un Dieu jaloux,
Je n'obtiendrai, des lèvres d'une femme,
Les noms si chers et de père et d'époux?

Le plaisir seul conserve ton ouvrage,
Dieu créateur, et jusque sur nos tours
Un creux étroit, respecté par l'orage,
De la colombe abrite les amours.

Dompte, Seigneur, dompte une chair rebelle;
La discipline a beau fouetter ce flanc,
Sous les anneaux de la chaîne cruelle,
L'amour encore fait bouillonner mon sang.

De veine en veine il pétille, il me brûle.
Si, pour goûter un instant de fraîcheur,
A la lueur du naissant crépuscule,
J'allais prier la mère du pécheur ?

Que dis-je? hélas ! Elle est femme, elle est belle,
En contemplant ses traits doux et charmants,
J'oserai tout... ma flamme crimiuelle
La souillerait d'affreux embrassements.

Tombe sur moi, tombe plutôt la foudre;
Que sous mes pas s'ouvre l'enfer vengeur;
Je suis damné : ciel ! pourrais-tu m'absoudre ?
Le sacrilége habite dans mon cœur.

Disparaissez, voluptueux fantômes,
Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu!
Gardiens ailés des célestes royaumes,
Prenez pitiez d'un serviteur de Dieu.

M. ***



LES POISSONS D'AVRIL.

Air : Il est plus dangereux de glisser.

(De *la Neige.*)

Sur terre, amis,
Le sort nous a mis
Pour faire une plaisanterie;
Car, pour le sot et l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

Paul croit que des succès
Lui donneront accès
A l'Institut français;
Mais, trouvant maint écueil,
A peine est-il au seuil
Qu'un sot, bouffi d'orgueil,
Dans le docte fauteuil
Par l'intrigue est campé.

Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis, etc.

Lise n'a que seize ans,
Et ses yeux languissants
Paraissent innocents.
Elle a connu Lindor,
Et cependant Mondor
Offre son pesant d'or
Pour avoir un trésor
Que l'amour a pipé.
Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis, etc.

Lucas, le caporal,
Dit d'un ton doctoral :
« Je serai général. »
Il compte mille exploits ;
Il fut blessé vingt fois ;
Et dans Paris, je crois,
L'avoir vu sans la croix,
Avec un bras coupé.

Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis, etc.

Grippart, qui vit encor,
A fait don de son or;
Mais, dès qu'il sera mort,
Son cher neveu viendra :
D'abord il pleurera,
Puis il héri'era;
Mais il ne trouvera
Qu'un vieil habit rapé...
Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis, etc.

Voyez monsieur Clément
Vanter son dévoûment
Pour le gouvernement !...
Bien que, matin et soir,
Il tienne l'encensoir,
Comme il ne peut avoir
Ni place ni pouvoir,
Pour rien il a rampé.

Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis, etc.

Lorsqu'un pauvre souffrant
Sur sa couche est mourant,
Un docteur, accourant,
Lui vante éloquemment
La fin de son tourment,
Et notre homme gaîment,
S'en va tout doucement
Du ciel préoccupé.....
Encore un (*bis*) d'attrapé.

Sur terre, amis,
Le sort nous a mis
Pour faire une plaisanterie;
Car, pour le sot et l'homme subtil,
La vie
Est un poisson d'avril.

M. Brazier.

L'ACCORDÉE DE VILLAGE.

Air de M. Lélu.

Aux sons
Des castagnettes,
Des tambourins et des chansons,
Dansez, gentes fillettes,
Dansez, jeunes garçons;
Aux sons
De mes chansons,
Sautez fillettes
Et garçons,
Aux joyeux sons
De mes chansons.

Bastienne est accordée
A Pierrot, riche et beau;
La noce est décidée.
Voyez-vous, sous l'ormeau,
Les garçons et les filles

Parés de fleurs et de rubans,
Au nom des deux familles,
En publier les bans?

Aux sons, etc.

J'ai vu la robe blanche,
Le voile, *et cætera*,
Et je sais que dimanche
Le curé leur dira :
Vous, Bastienne, aimez Pierre;
Vous, Pierre, aimez Bastienne. *Ergo*
Devenez père et mère,
Ego vos conjungo.

Aux sons, etc.

Profitez du bel âge,
La saison des beaux ans
Passe comme un nuage.
Les zéphirs sont chageants,
Accourez à la danse,
Et par un gai *faridondon*
Animez la cadence,

Pressez le rigodon.

Aux sons,
Des castagnettes,
Des tambourins et des chansons,
Dansez, gentes fillettes,
Dansez, jeunes garçons;
Aux sons
De mes chansons,
Sautez fillettes
Et garçons,
Aux joyeux sons
De mes chansons.

M. Lélu.



LA VEILLE ET LE LENDEMAIN.

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Jouir est tout, nous dit un sage,
Cette maxime me plaît fort,
Et je veux la mettre en usage,
Tant que le permettra le sort.
Pour une fête qu'on m'éveille,
Sitôt, me mettant en chemin,
Fort souvent j'arrive la veille,
Et je reste le lendemain.

Il ne faut pas que, solitaire,
L'homme consume en vain ses jours;
Aussi l'Éternel sur la terre
Plaça la femme et les amours.
Et quand la raison nous conseille
De nous enchaîner à l'hymen,
Heureux qui, content de la veille,
L'est encore du lendemain

L'avenir verra dans l'histoire,
En s'étonnant de nos travaux,
Qu'il fut pour nous des jours de gloire
Qui n'auront jamais de rivaux.
Le Français, par mainte merveille,
Domptait le Russe et le Germain,
Et la victoire de la veille,
Guidait celle du lendemain.

Au gré de notre ame ravie,
Deux beaux sentiments, de moitié,
Sont répandus sur notre vie,
C'est l'amour et c'est l'amitié.
Imitons la gentille abeille,
Qui va de la rose au jásmin;
A l'amour consacrons la veille,
A l'amitié le lendemain.

Ici-bas, en faisant la ronde,
Prenant pour guide les desirs,
On trouve l'orage qui gronde
Où l'on attendait les plaisirs;
Mais quand avec vous, sous la treille,
On vient s'unir, le verre en main,

On a riant espoir la veille,
Doux souvenir le lendemain.

M. L. Fauchon.

MON EXCUSE.

A UNE DAME QUI M'ACCUSAIT D'INCONSTANCE.

Air : Encore aujourd'hui la paresse.

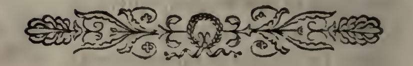
Vous me blâmez, est-ce être sage?
Si je suis volage en amour,
Si toute belle a mon hommage,
Si mon feu ne dure qu'un jour,
C'est qu'un dieu, qu'à jamais j'adore,
Me dicta ce refrain charmant :
Mortel, ta vie est une aurore,
Sache en remplir chaque moment.

Épris des attraits d'Émilie,
Je lui fis l'offre de mon cœur ;
Je croyais l'aimer pour la vie,

Chloé me montra mon erreur.
Je cédais, je jurais encore,
Lorsqu'Amour dit en souriant :
Mortel, ta vie est une aurore,
Sache en remplir chaque moment.

Depuis ce temps mon cœur volage
Court sans cesse après le plaisir,
Ennemi du plus doux servage,
Chaque instant fait naître un desir :
Jouir, changer, jouir encore
Préserve d'amoureux tourments :
Mortel, ma vie est une aurore,
J'en veux remplir tous les moments.

P. Béchu.



PRENEZ GARDE DE TROP AIMER!

Air : De ma Céline amant modeste ;

ou musique de Charles Plantade.

La beauté rit de nos alarmes ;
L'amour timide est oublié ;
Avec des soupirs et des larmes
On n'obtient qu'un peu de pitié.
Par son humeur vive et légère
Un indifférent sait charmer :
Pauvres amants, qui voulez plaire,
Prenez garde de trop aimer!

Une coquette met sa gloire
A nous traiter en ennemis,
Et, certaine de la victoire,
Dédaigne un cœur déja soumis ;
Mais qu'on semble à l'amour contraire,
Elle cherche à vous désarmer...

Pauvres amants, qui voulez plaire,
Prenez garde de trop aimer!

On a peur de se faire entendre,
On craint d'offenser ses amours;
Une femme peut s'y méprendre
Et ne devine pas toujours.
Vient un rival, bien moins sincère,
Mais qui sait bien mieux s'exprimer...
Pauvres amants, qui voulez plaire,
Prenez garde de trop aimer!

Toujours aux pieds d'une cruelle,
Comment atteindre un seul baiser?
Humble, soumis, tremblant près d'elle,
Pourrez-vous jamais tout oser?
Moins tendre, mais plus téméraire,
Un autre saura l'enflammer...
Pauvres amants, qui voulez plaire,
Prenez garde de trop aimer!

M. F. de Courcy.

Dit qu'il trouve à mordre sur tout.
Comme ici, quand je suis à table
Auprès de mainte femme aimable,
Moi, je ne blâme jamais rien,
Et je trouve que tout est bien. (*bis*)

M. Coupart.

LE JEUNE PRÉCEPTEUR.

Air de la romance de Téniers.

Belle d'attraits, de grace et d'innocence,
Vous n'avez pas atteint quinze printemps,
Et près de vous, moi, votre ami d'enfance,
Je suis déja précepteur à vingt ans.
Vos soins constants, votre amour de l'étude,
Sont vraiment beaux... Mais, Rose, par pitié,
Pour votre maître, ah! moins de gratitude,
Si vous voulez garder son amitié.

Pour les beaux-arts quelle ardeur empressée!...
Vos yeux brillants semblent dans tous mes traits,

Jusqu'en mon cœur pénétrant ma pensée,
De la science épuiser les secrets.
Ces yeux d'azur où respire votre ame,
Ils sont charmants... Mais, Rose, par pitié,
A votre ami cachez leurs traits de flamme,
Si vous voulez garder son amitié.

Quand vous étiez encor petite fille,
Sur ses genoux votre ami vous plaçait,
Et vous contait l'aventure gentille
De Cendrillon ou du Petit-Poucet.
Aux contes bleus l'histoire et le solfége
Vont succéder... Mais, Rose, par pitié,
Près du conteur prenez un autre siége,
Si vous voulez garder son amitié.

De mes bienfaits, tendre et reconnaissante,
Vous me jurez souvenir éternel,
Et sur ma bouche une lèvre brûlante
Vient de sceller ce serment solennel.
Ces sentiments et ces douces promesses
Sont d'un bon cœur... Mais, Rose, par pitié,
A votre maître épargnez vos caresses,
Si vous voulez garder son amitié.

Mais de mes sens quelle ivresse s'empare!..
Que ces beaux yeux deviennent éclatants!
Sous tes baisers, Dieu! ma raison s'égare...
Tu veux me fuir... Ah! Rose, il n'est plus temps!
Ivre d'amour quand ton ame naïve
Dans mes transports se montre de moitié,
En vain ta bouche, à regret fugitive,
Murmure encor le doux nom d'amitié!

M. Camille.

OUBLI ET SOUVENIR.

Air du Passe-partout;

ou : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je dis aux gens qui vivent dans ma sphère,
Et dont l'honneur est la première loi :
« Quand vous aurez un peu de bien à faire,
« Pensez à moi, frères, pensez à moi. »
Je dis à ceux que dévore l'envie :
« Allons, messieurs, puisque je vous déplus,
« Poursuivez-moi dans le cours de ma vie,

« Oubliez-moi quand je ne serai plus. »

Vous dont j'entends répéter, par la ville,
Les gais refrains, les vers de bon aloi,
Quand vous ferez un petit vaudeville,
Pensez à moi, malins, pensez à moi.
Vous dont partout la plume est avilie
Par vos pamphlets, que je n'ai jamais lus,
De mon vivant puisque je vous oublie,
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

Vous qui jadis, par un bienfait insigne,
Mettiez d'un mot tous mes sens en émoi,
Si de vos fers je ne fus pas indigne,
Pensez à moi, femmes, pensez à moi.
Que de plaisir, de bonheur! mais silence...
N'éveillons pas des regrets superflus.
Ah! si jamais j'en perds la souvenance...
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

Vous qui, nageant dans une ivresse aimable,
Buvez, chantez, comme je chante et boi,
Le verre en main, quand vous serez à table,
Pensez à moi, lurons, pensez à moi.

Vous qui blâmez, en parlant de morale,
Les longs festins où toujours je me plus,
Pour que mon nom ne soit pas un scandale,
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

Lorsque la Parque aura sonné mon heure,
Je subirai son arrêt sans effroi;
Pour me conduire à ma sombre demeure,
Pensez à moi, chrétiens, pensez à moi.
Vous qui jamais ne prêchez l'indulgence,
Si j'ai failli dans ce monde, au surplus,
Laissez au ciel le soin de sa vengeance...
Oubliez-moi quand je ne serai plus.

M. Brazier.



LES PAUVRES MALHEUREUX.

Air du vaudeville des Amazones;

ou : Amis, voici la riante semaine.

Douter de tout est un peu ma devise :
Croire aux dehors est par trop hasardeux ;
Car dès long-temps, mes amis, je m'avise
Que la fortune et le bonheur sont deux.
Et quand, du sein de ma chère indigence,
Je vois des fous qu'un destin rigoureux
Charge d'honneurs, de plaisirs, d'opulence,
Ah! que je plains les pauvres malheureux!

Un fils ingrat de notre belle France
Vend à prix d'or le sol qui le nourrit;
Il est heureux, si j'en crois l'apparence :
Fortune, honneurs, plaisirs, tout lui sourit!
Son coffre est plein : il étreint sa chimère
Mais de son cœur sondez le vide affreux ;

Jamais ce cœur n'a battu pour sa mère.......
Ah ! que je plains le pauvre malheureux !

De ce Crésus qui dépense, dépense,
Que le bonheur me semble à redouter !
Ce n'est au fond qu'un vase à large panse
Qui de nectar s'emplit sans y goûter...
Les mets en vain cherchent son goût rebelle ;
Le beaune y perd son bouquet généreux :
Près de lui dort la gentille Isabelle....
Ah ! que je plains le pauvre malheureux !

Qu'est-ce que l'homme ? a dit jadis un sage :
Qu'est-ce qu'un roi ? redirai-je après lui :
Un prisonnier que guettent au passage
Des courtisans, des gardes et l'ennui ;
Fermant à peine une aride paupière,
Esclave né de ses valets nombreux,
Pour un Sully rencontrant vingt C.......
Ah ! que je plains les pauvres malheureux !

Du paradis s'élargissant les voies,
De petits saints, dans leurs pieux ébats,
A table, au lit, sur les célestes joies

Prennent gaîment un à-compte ici-bas.
On porte envie au so de ces tartufes ;
Mais quand je songe aux remords douloureux
D'un estomac tout bourrelé de truffes,
Ah ! que je plains les pauvres malheureux !

M. Jacinthe Leclère.

LE VIEUX BONNET.

Air: Allons, Babet.

J'eus pour coiffure, au temps de mon enfance,
Certain bonnet qui causa bien du bruit ;
Mais ce signal de notre indépendance
Est devenu, chez moi, bonnet de nuit ;
Toutes les fois qu'avec lui je me couche,
De mon sommeil embellissant le cours,
Songes heureux voltigent sur ma couche.
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

Je rêve alors ces époques brillantes,
Où, préludant à d'illustres exploits,

Un peuple entier armait ses mains vaillantes,
Brisait ses fers et recouvrait ses droits;
Qu'avec douceur mon ame se repose
En revoyant ces tableaux, ces beaux jours,
Où l'avenir était couleur de rose!
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

Je vois la paix, les beaux-arts et la gloire,
Par des faisceaux de lauriers et de fleurs,
Cacher aux yeux les pages de l'histoire
Où sont gravés nos éclatants malheurs;
Pour repousser des attaques mortelles,
La liberté réclame nos secours,
Tous ses enfants lui demeurent fidèles.
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

Une loi sage affranchit nos frontières,
Et chacun peut, au gré de ses transports,
De bons tabacs remplir ses tabatières,
Et voyager gaîment sans passe-ports;
Débarrassés et de droits et d'entraves,
On voit partout dans la ville, aux faubourgs,
Les meilleurs vins s'installer dans nos caves.
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

Mais, faisant trève aux affaires publiques,
Souventes-fois je rêve aussi pour moi;
Lors de mes jours, par leurs cercles magiques,
Tous les plaisirs viennent régler l'emploi;
Je suis élu, couronné par les belles,
Pour gouverner l'empire des amours,
A mes desirs il n'est point de rebelles.
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

Souvent encor l'amitié me convie
A des repas où l'amabilité
Tient sous ses lois l'étiquette asservie,
Et fait régner douce affabilité;
Gaîté sans fard, bons mots, vin délectable,
Du temps qui fuit font les instants trop courts:
Tout comme ici je crois me voir à table.
Mon vieux bonnet, fais-moi rêver toujours.

M. Fauchon.

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Air du vaudeville de la Partie fine.

De nos chevaliers d'autrefois
On cite en tous lieux la vaillance, (*bis*)
Pour leurs maîtresses, pour leurs rois,
Leur fidélité, leur constance. (*bis*)
Non moins braves que nos aïeux,
Partout nous fixons la victoire;
Et nous savons servir comme eux
L'amitié, l'amour et la gloire. (*ter*)

Vous vous plaignez que, de nos jours,
Il n'est plus de constantes flammes, (*bis*)
Et, qu'infidèles aux amours,
Les amants négligent leurs dames. (*bis*)
De ce reproche, assurément,
Notre sexe a droit de se plaindre :
Belle qui vise au changement
Semble vouloir nous y contraindre. (*ter*)

De vos charmes, de vos talents,
Notre ame s'est-elle embrasée, (*bis*)
Bientôt de nos purs sentiments
Vous vous faites une risée. (*bis*)
Préférant au parfait bonheur
Des vains plaisirs la fausse gloire,
Vous abandonnez notre cœur,
Souvent même avant la victoire. (*ter*)

Sexe léger, mais enchanteur,
Voulez-vous fixer nos hommages? (*bis*)
Que la vertu, que la candeur,
Vous méritent tous les suffrages : (*bis*)
Votre empire en sera plus doux,
Plus nobles seront vos conquêtes;
Nous reviendrons à vos genoux
Dès que vous serez moins coquettes. (*ter*)

M. P. Béchu.



LES SOUVENIRS
DE L'ADOLESCENCE.

POUR UNE RÉUNION D'ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE
DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

1822.

Air de Turenne.

Jusqu'à dix ans des hochets nous amusent;
Jusqu'à vingt-cinq les femmes sont nos dieux;
Dans l'âge mûr les grandeurs nous abusent;
Nous vieillissons, le repos a nos vœux:
Si, dans le cours d'une longue existence,
D'un bonheur pur nous cherchons quelque instant,
A nos regards il brille en remontant
Aux jours de notre adolescence.

Dans tous les lieux, dans toutes les carrières,

L'homme, à tout âge, aime à se replier
Sur ces beaux jours d'affections premières
Qu'en les perdant il ne peut oublier.
Comblé d'honneurs, au sein de la puissance,
Dans tout un monde à ses ordres soumis,
Il n'a compté jamais de vrais amis
    Que ceux de son adolescence.

Quand la terreur, les rois et la misère,
Du Français libre attaquaient la grandeur,
Gais polissons, dans notre coin de terre,
Notre amitié faisait notre bonheur.
Sous le coutil riches d'insouciance,
L'eau de la source, un fruit, nous enchantaient,
Morts ou perdus des oiseaux seuls coûtaient
    Des pleurs à notre adolescence.

Tes doux abris à plus d'une mémoire,
O Liancourt, rappellent des plaisirs;
Nul soin d'emploi, de richesse ou de gloire,
Ne s'emparait alors de nos loisirs.
Nos erreurs même avaient leur innocence,
Tout nous plaisait; mais nous aimions si bien!

Ah ! la raison ne redoute plus rien
Des torts de notre adolescence.

La cour, les mers, les camps et la tribune
Ont vu briller nos campagnons grandis ;
De l'œil du cœur j'ai suivi leur fortune,
Témoin obscur de leurs travaux hardis ;
Et dans ces jours, où notre indépendance
Eut à souffrir tant de calamités,
Je les ai vus soutiens des libertés
Qu'adorait leur adolescence.

Faibles débris de cette immense chaîne,
Dont maint anneau fut brisé par le sort,
Rapprochons-nous, que le lien reprenne,
Et plus étroit qu'il devienne plus fort.
Mes bons amis, qu'entre nous recommence
Un doux échange et de zèle et de soins,
Et qu'en ces lieux nous retrouvions au moins
Les jours de notre adolescence.

M. Benjamin A.



MES ADIEUX

A UN AMPHITRYON DANGEREUX.

Air du vaudeville *des Scythes et des Amazones.*

Je cède enfin aux efforts de l'envie,
Il faut vous fuir, fins repas, chants joyeux :
Toi, mon ami, dont le cœur me convie,
Reçois ici mes pénibles adieux !
A tous les maux, tristes dons de Pandore,
Si tu ne veux, hélas! me condamner,
Si mon bonheur peut te toucher encore,
Ami, jamais ne m'invite à dîner,
Non, jamais ne m'invite à dîner.

Le père Éloi, directeur de ma tante,
Me dit : « Craignez un sexe plein d'attraits ;
« C'est un serpent dont la forme vous tente,
« Mais qui vous laisse un jour bien des regrets :
« Fuyez, fuyez la grace enchanteresse

« De ces beautés faites pour vous damner. »
De mon salut si le soin t'intéresse,
Ami, jamais ne m'invite à dîner,
Non, jamais ne m'invite à dîner.

D'un bon Français qui, dans les jours d'orage,
Au champ d'honneur suivit nos vétérans,
J'ai dans mes vers célébré le courage,
Et les lauriers qu'il cueillit dans leurs rangs :
D'une réforme on me fit la menace,
Pour trois couplets que j'osai fredonner !...
Si tu ne veux me voir bientôt sans place,
Ami, jamais ne m'invite à dîner,
Non, jamais ne m'invite à dîner.

D'après l'avis qu'un médecin me donne,
Rien n'est pour moi plus malsain qu'un repas
Où des bons mots la saillie assaisonne
Des mets exquis, des morceaux délicats :
On boit, dit-il, on fait si bonne chère,
Que sur sa tête on voit la mort planer !...
Si ma santé, ma vie enfin t'est chère,
Ami, jamais ne m'invite à dîner,
Non, jamais ne m'invite à dîner.

Dorville meurt, de vertu vrai modèle;
Mais il voyait tous les jours un ami
A sa patrie, à son prince fidèle,
Et d'Escobar implacable ennemi.
Pour le punir d'une amitié sincère,
L'airain sacré refusa de sonner!...
Ah! si tu veux qu'un beau jour on m'enterre,
Ami, jamais ne m'invite à dîner,
Non, jamais ne m'invite à dîner.

M. Camille.

L'INSOUCIANT.

Air : Je loge au quatrième étage:
ou : Cet arbre apporté de Provence.

On croit toujours, dans sa manie,
Voir une source de bonheur;
Et ce n'est qu'en quittant la vie
Qu'on s'aperçoit de son erreur :
Pourtant la chose est assez claire,
On a la preuve, à chaque instant,

Que le plus heureux sur la terre
C'est partout l'homme insouciant.

Des événements de la veille
On ne le voit jamais chagrin;
Et comme l'enfant il sommeille
Sans craindre ceux du lendemain.
D'allumer d'éternelles flammes
Il n'a point à braver l'ennui;
Comme elles sont, il prend les femmes;
Le présent seul est tout pour lui.

On peut le citer en justice
Sans lui causer le moindre effroi;
Il ne connaît pas le supplice
De visiter les gens de loi.
Un procès ne l'occupe guère,
Et même il soutient, dans ce cas,
Que c'est beaucoup moins son affaire
Que l'affaire des magistrats.

Que, sur notre scène épurée,
Un noir et farouche Africain
Étouffe une épouse adorée

Sous le poids de son traversin;
L'accueil fait à cette merveille
En lui n'excite aucun courroux;
Il dit, en prenant son Corneille,
Qu'on ne peut disputer des goûts.

A l'amitié douce et constante,
Quoique attachant beaucoup de prix,
Avec calme et sans épouvante
Il voit s'éloigner ses amis.
Pourquoi d'une peine secrète
Irait-il attrister ses jours?
Son vin date de la comète,
Ses amis reviendront toujours.

Pour gastrique ou mal d'aventure
Le docteur n'est pas consulté;
Il s'en rapporte à la nature,
Et revoit bientôt la santé.
Il n'appelle pas à son aide
Des chiffres les grands résultats,
Et jouit des biens qu'il possède
Sans desirer ceux qu'il n'a pas.

M. le chev. A. J. P. Briand.

APPEL DU PÈRE SOURNOIS

AUX DINDONS RÉTARDATAIRES.

CHANT DE DÉTRESSE.

Air: Venez, venez à mon secours! (d'Une Folie.)

« O toi par qui, depuis six ans,
« Mes lois se digèrent en France,
« Dieu protecteur de mes trois cents,
« Viens retruffer leur éloquence!
« Dindon, qui me sauvas toujours,
« Accours (*bis*)
« A mon secours! »

Ainsi chantait, d'un ton plus bas,
Un ministre traînant de l'aile.
La truffe, hélas! n'arrivait pas,
Et les votes faisaient comme elle....

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

Israël, tourné comme lui
Vers la périgourdine rive,
Criait en chœur : « Est-ce aujourd'hui
« Qu'enfin la manne nous arrive?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Ah ! » reprenait dans sa douleur
Le frêle Atlas de la finance,
« Te verra-t-on, noir déserteur,
« Trahir notre sainte alliance?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Quand de tant de noms que je tais
« Chappe * devient le biographe,
« Comme eux du moins si tu pouvais
« Voyager par le télégraphe!

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Après avoir vu dans mes rangs

* Inventeur et directeur des télégraphes.

« Tant de Spartiates s'inscrire
« A trois pour cent, de mes trois cents,
« Hélas! faudra-t-il me réduire?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Qu'on va me lancer de lardons!...
« Mais à quoi diable aussi pensai-je,
« Sans être bien sûr des dindons,
« D'assembler mon sacré collége?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Des ingrats que j'ai réchauffés
« Je vois déja la troupe éparse;
« Après en avoir tant truffés,
« Serai-je celui de la farce?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

« Entends de mon maître d'hôtel
« Le désespoir et le reproche!
« Veux-tu donc que, nouveau Vatel,

« A défaut de dinde il s'embroche?

« Dindon, qui me sauvas toujours, etc. »

— Mais quoi! Périgueux * même est sourd...
Trahi du couchant à l'aurore,
A Mont-Rouge monseigneur court...
On dit qu'il y répète encore :
« Dindon, qui me sauvas toujours,
« Accours (*bis*)
« A mon secours! »

M. Jacinthe Leclère.

LE CABARET.

Air : Mon galoubet.

Au cabaret,
D'une réunion aimable
Goûtons le charme sans apprêt;

* Voir les élections du Périgord.

Quand l'amitié s'y place à table,
Est-il un séjour préférable
Au cabaret?

Au cabaret?
Gaîment, en bonne compagnie,
Tout le grand siècle s'enivrait.
Lulli trouvait de l'harmonie,
Et Molière un trait de génie,
Au cabaret.

Au cabaret,
Si je lis notre vieille histoire,
Sans gêne un prince même entrait;
Et maint héros couvert de gloire
Se délassait de la victoire
Au cabaret.

Au cabaret
Parfois un couple, tête à tête,
Du mystère a goûté l'attrait;
Et je sais mainte femme honnête
Dont l'Amour a dû la conquête
Au cabaret.

Au cabaret,
Loin de ces dîners d'excellence,
Trop payés d'un vote secret,
Avec moins de plats en présence,
On garde son indépendance
Au cabaret.

Au cabaret
La plus vieille rancune cesse;
Des rangs la hauteur disparaît:
Car la gaîté, bonne princesse,
Pour tous les rangs n'a qu'une ivresse
Au cabaret.

Au cabaret,
Buvons à notre belle France,
Tous émus d'un même intérêt;
Mais, sur les maux passés, silence!
Et ne buvons qu'à l'espérance
Au cabaret.

M. Benjamin A.

—

ADIEUX A MES AMIS.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

A Paris je ne veux plus vivre,
Je vais chercher un ciel plus doux;
De son fracas je me délivre,
Du sort je redoute les coups. (*bis*)
Le chaos menace la France
Livrée à des ambitieux; (*bis*)
Pour conserver un reste d'espérance
Je vais aux champs ; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux!

Celui qui, dans son vol rapide,
Détruit les sceptres et les rois,
N'apprend rien à l'homme stupide,
Il est ce qu'il fut autrefois : (*bis*)
Jouet des vents et des orages,
Cédant aux flots impérieux ; (*bis*)
Faible, il ne sait que pleurer ses naufrages!...

Je vais aux champs; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux !

De vingt siècles l'expérience
Est stérile pour son bonheur ;
Clio d'une vaine science,
Sans le changer, parle à son cœur : (*bis*)
En tombant il chante victoire,
Son orgueil fatigue les cieux; (*bis*)
Veuve d'Hector, Ilion perd sa gloire !..
Je vais aux champs; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux !

Des Cicéron la voix hardie
Tonne en vain contre les abus;
Pour le malheur de la patrie,
Les Verrès sont seuls entendus ! (*bis*)
Ils signalent à la vengeance
Un zèle ardent et glorieux; (*bis*)
Bientôt l'exil en est la récompense !..
Je vais aux champs; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux !

Liberté, déesse chérie,

Daigne sourire à mes accents !
Et de notre gloire obscurcie
Consoler un jour nos enfants ! (*bis*)
Surtout écarte la licence ;
Confonds l'espoir des factieux ; (*bis*)
Auprès du trône établis ta puissance !..
Je vais aux champs ; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux !

Obscur habitant du village,
Des partis fuyant la fureur,
Loin du tumulte et de l'orage
Je pourrai rêver le bonheur : (*bis*)
Douce amitié, France chérie,
Seront l'objet de tous mes vœux. (*bis*)
Quels souvenirs ! l'amitié ! la patrie !..
Je vais aux champs ; recevez mes adieux,
Mes bons amis, recevez mes adieux !

M. P. Béchu.



MON

DE PROFUNDIS.

RONDE

Que je prie mes amis de me chanter le jour de mon enterrement.

Air du Mirliton, mirlitaine.

Pour qui sonne-t-on la cloche ?
C'est pour un gros chansonnier,
Qui s'en va prendre le coche
De l'infernal nautonnier.

Puisqu'il a passé
L'onde noire,
Il faut boire :
Requiescat in pace.

Exempt de haine et d'envie,

Et vivant joyeusement,
Sur le fleuve de la vie
Il glissa tout doucement.

Puisqu'il a passé, etc.

S'il fit de mauvaises pièces,
S'il fit de mauvais couplets,
Il n'a pas fait de bassesses,
Il n'a pas fait de pamphlets.

Puisqu'il a passé, etc.

Il flanait dans les coulisses,
Comme tous les amateurs,
Plus du côté des actrices
Que du côté des acteurs.

Puisqu'il a passé, etc.

Pour prouver qu'il abandonne
L'orgueil dont l'homme est gonflé,
C'est qu'en mourant il pardonne

A tous ceux qui l'ont sifflé.

Puisqu'il a passé, etc.

A l'église lorsqu'on entre,
Puisqu'on boit à nos dépens,
En avant, sonneur et chantre,
Suisses, bedeaux et serpents.

Puisqu'il a passé, etc.

Du corbillard ordinaire
Il s'accommodera bien,
Si l'on rencontre derrière
Quelques amis et son chien.

Puisqu'il a passé, etc.

Méprisant la gloire fausse,
Dont souvent il fut témoin,
Il ne veut pas que sa fosse
S'aperçoive de trop loin.

Puisqu'il a passé, etc.

Qu'on le place au pied d'un arbre,
Et qu'on y grave ces vers :
« Mortels, il n'est pas de marbre
« Qui mette à l'abri des vers. »

Puisqu'il a passé, etc.

Point de ces discours sévères
Qui sentiraient l'oraison ;
Mais du Champagne à pleins verres...
Mais des couplets à foison !

Puisqu'il a passé, etc.

Lorsque du sombre rivage,
Son ombre eut pris le chemin,
Tous les diables sur la plage
Chantaient le verre à la main :

« Puisqu'il a passé
« L'onde noire
« Il faut boire :
« *Requiescat in pace.* »

Feu Brazier.

LE RÉVEILLON.

NOEL 1827.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Mes bons amis, Noël approche,
Les réveillons vont commencer;
J'entends de loin tourner la broche,
Je vois le Champagne mousser.
Que cette fête aujourd'hui nous rallie;
Par nos chansons tâchons de l'égayer...
Buveurs, gourmands, enfants de la folie,
Il est temps de vous réveiller. (*bis*)

Maris que le sommeil oppresse,
Et qui dormez tout à loisir,
Ne donnez pas à la paresse
L'heure que l'on doit au plaisir.
Du dieu d'amour craignez une surprise;
Si devant vous son flambeau peut briller,

N'attendez pas que le traître vous dise :
« Il est temps de vous réveiller ! » (*bis*)

Pour raison, deux fois par semaine,
Je vais à l'Opéra-Buffa,
Là, je m'endors à l'avant-scène,
Ou sur un *ut*, ou sur un *fa*.
J'attends ainsi que tout le monde sorte,
Et que l'ouvreuse arrive me crier :
« Allons, monsieur, l'on va fermer la porte;
« Il est temps de vous réveiller ! » (*bis*)

Vous qui vivez dans la mollesse,
Au fond d'une alcove engourdi,
Sur l'édredon de la richesse
Vous sommeillez jusqu'à midi.
Vous ordonnez de n'ouvrir à personne,
Et votre cœur, que l'on vient supplier,
Ne vous dit pas : « C'est le malheur qui sonne...
« Il est temps de vous réveiller ! » (*bis*)

Depuis que la gloire sommeille,
Nos braves marins dormaient tous.
Le cri du malheur les réveille;

Le Turc a tombé sous leurs coups.
De Navarin l'éclatante victoire,
Va faire dire à l'univers entier :
Beaux jours passés!... vieux souvenirs de gloire,
Il est temps de vous réveiller ! (*bis*)

Tant que le plaisir nous seconde;
Ne perdons pas de doux instants;
Car, une fois dans l'autre monde,
Nous y dormirons pour long-temps.
Oui, mais aussi, quel bonheur!... quel délire!...
Lorsqu'au moment du jugement dernier,
L'ange, tout haut, messieurs, viendra nous dire
« Il est temps de vous réveiller! » (*bis*)

M. Brazier.

FIN.

TABLE.

MM.

MM.

FIN DE LA TABLE.



